

Le village

(Ivan Bounine)

III

À l'époque déjà ancienne où Ilia Mironov¹ vécut deux années à Dournovka, Kouzma était un tout jeune enfant, qui ne conservait de ce temps-là que le souvenir des odorantes chènevières vert foncé dans lesquelles était enseveli Dournovka, et puis aussi celui d'une sombre nuit d'été : pas une lumière ne brillait dans le village, et, près de l'izba d'Ilia, leurs chemises blanchoyant dans l'obscurité, marchaient *neuf vierges, neuf femmes et la dixième, veuve*², toutes pieds nus, avec des balais, des gourdins, des fourches, et faisant un bruit assourdissant en tapant sur des plaques de conduit et des poêles, un chant sauvage repris en chœur couvrant encore ce vacarme : la veuve traînait une araire³, une vierge marchait à ses côtés en portant une grande icône, et les autres sonnaient et frappaient, et lorsque la veuve prononçait d'une voix grave :

Ô toi, mort des vaches,
Ne viens pas dans notre village !

le chœur répétait longuement, d'un ton funèbre :

Nous labourons —

et reprenait avec angoisse, avec de vives voix de gorge :

Avec l'encens, avec la croix...

¹ C'est le père de Kouzma et de Tikon. Voir la première partie, page 1 et page 44.

² Cérémonie de conjuration... Je n'ai pour l'instant rien trouvé à ce sujet, certains sites russes ne répondant pas à l'heure actuelle.

³ Charrue primitive.

Il voyait à présent tous les jours les champs autour de Dournovka. Kouzma arrivait de Vorgol⁴ joyeux, un peu éméché – Tikhon Ilitch⁵ l'avait régalié de liqueur au déjeuner, il s'était montré très bon ce jour-là –, il avait plaisir à regarder les plaines des labours bruns et secs qui s'étendaient autour de lui. Le soleil presque estival, l'air transparent, le ciel pur, d'un bleu pâle, tout le réjouissait, lui promettant une quiétude durable. L'absinthe noueuse et argentée, qu'on déracinait à l'araire, était si abondante qu'on l'emportait sur des chariots. À proximité de la propriété, sur une terre labourée, se tenaient un petit cheval avec des bardanes au garrot, et une tèleue chargée en hauteur d'un tas d'absinthes ; non loin de là était étendu lakov⁶, pieds nus, portant un pantalon court et tout poussiéreux et une longue chemise de chanvre, en train de tenir par les oreilles un gros chien blanc sur lequel il faisait pression avec son côté. Le chien grognait et le regardait de travers.

– Il mord ? cria Kouzma.

– Il est féroce, je n'en peux plus ! se hâta de répondre lakov en levant sa barbe penchée. Il saute au mufler des chevaux...

Kouzma en rit de plaisir. Ça, c'était un moujik, la vraie steppe !

La route descendait, l'horizon rétrécissait. En avant verdoyait le toit métallique neuf d'une grange, qui semblait noyée au sein d'un bas verger touffu. Derrière le jardin, sur le versant opposé, s'alignait une longue file d'izbas de briques en terre crue sous des toits de chaume. Sur la droite, au-delà des labours, s'étendait une grande combe, débouchant sur le ravin qui séparait le domaine du village. À l'endroit où les deux ravins se rejoignaient, dépassaient, en formant une saillie, un bec, les ailes de deux moulins à vent entourés de quelques izbas d'*odnodvortsy*⁷ – ceux qu'Oska⁸ appelait « les gens du Bec » –, et se détachait sur le pacage la blancheur de l'école badigeonnée à la chaux.

– Alors, ils étudient, les gamins ? demanda Kouzma.

– Plutôt, oui, dit Oska. Leur écolier est méchant comme une gale !

– Quel écolier ? Tu veux dire leur maître, non ?

⁴ Où habite son frère Tikhon, qui lui a confié le domaine de Dournovka : voir la première partie, page 22 et les suivantes.

⁵ Kouzma a rarement droit, dans le texte, à son patronyme – également Ilitch, bien sûr. C'est peut-être pour alléger la narration. Et puis, Tikhon a du bien, ce qui n'est pas, jusqu'à présent, le cas de Kouzma...

⁶ lakov a été rencontré dans la première partie, voir la page 16 et les suivantes.

⁷ *Gens d'une seule cour* : ce terme désignait les descendants des colons qui s'établirent au XVII^e siècle sur les marches de la Russie (provinces de Tambov, Voronej, Orel). L'*odnodvoretz* n'a jamais été serf, ni n'en a possédé. C'était un paysan libre, un paysan-gentilhomme, avec quelques prétentions à la noblesse. D'après une note trouvée dans la traduction des *Mémoires d'un chasseur* par Henri Mongault, folio classique page 580.

⁸ Le jeune gaillard maintes fois rencontré dans la première partie...

— Maître, bon, c'est du même tonneau. Il les a dressés, les mêmes, faut voir de quelle façon ! C'est un ancien soldat. Il les bat comme plâtre. Du coup, chez lui, ça marche au poil ! On y est entrés un jour avec Tikhon Ilitch : les gamins se sont levés comme un seul homme en hurlant : « Bonjour ! » De vrais soldats !

Et Kouzma rit de nouveau.

Quand ils eurent traversé l'aire de battage, roulé sur un chemin défoncé longeant un petit verger et tourné à gauche, entrant dans une longue cour au sol sec et tout doré par le soleil, son cœur se mit à battre fort : il était enfin à la maison. Ayant gravi les marches du perron et franchi le seuil, Kouzma s'inclina profondément devant l'icône sombre se trouvant dans un coin du vestibule...

En face de la maison, tournant le dos à Dournovka et à la vaste combe, se tenaient des hangars. Depuis le perron de la maison, on apercevait, un peu sur la gauche, Dournovka, et sur la droite une partie du *bec* : un moulin et l'école. Les chambres étaient petites et vides. Du seigle était entassé sur le sol dans le cabinet, il se trouvait seulement, dans la grande salle⁹ et le salon, quelques chaises, dont les assises étaient trouées et déchirées. Les fenêtres du salon donnaient sur le jardin, et Kouzma y passa, tout l'automne, ses nuits sur un canapé affaissé, sans fermer les fenêtres. Le plancher n'était jamais balayé : au début, la veuve Odnodvorka¹⁰ avait vécu là comme cuisinière ; c'était l'ancienne maîtresse du jeune Dournovo¹¹, qui devait à présent avoir l'œil sur ses marmots et faire la popote pour elle-même, et aussi pour Kouzma et son ouvrier. Le matin, Kouzma allumait lui-même le samovar, puis s'asseyait dans la salle près d'une fenêtre et prenait son thé avec des pommes. Une épaisse fumée montait des toits du village dans l'éclatante lumière du matin, au-delà de la combe. Le jardin exhalait de fraîches senteurs. Mais à midi, le soleil se tenait au-dessus du village, il faisait très chaud dehors, les érables et les tilleuls du jardin rougissaient, perdant en silence des feuilles bigarrées. Des pigeons dormaient toute la journée, réchauffés par le soleil, sur la pente du toit de la cuisine, dont le chaume neuf brillait, jaune sur fond de ciel bleu. L'ouvrier faisait la sieste après le déjeuner. Odnodvorka rentrait chez elle. Et Kouzmal flânait ; Il passait sur l'aire de battage, prenant plaisir au soleil, à la fermeté du chemin, aux mauvaises herbes desséchées, à l'amarante brunie, à la teinte délicate que prend sur le tard la chicorée bleue, au duvet de chardon flottant doucement dans l'air. Dans les champs, les labours brillaient au soleil de leurs réseaux soyeux de toiles d'araignée s'étendant à perte de vue. Au potager, des chardonnerets étaient juchés sur des bardanes sèches. Sur l'aire, en plein soleil, au milieu d'un profond silence, des grillons stridulaient avec ardeur... De l'aire, Kouzma escaladait un muret, rentrait dans la propriété par le jardin, traversant une sapinière. Dans le jardin, il bavardait avec les bourgeois qui avaient loué le verger,

⁹ Salle de réception. On peut aussi rendre cela par « grand salon », bien que le terme russe soit différent. Ce terme de « salle » — devenant parfois salle de théâtre amateur, comme dans *Ma vie* — est très fréquent chez Tchekhov.

¹⁰ Le nom signifiant « femme d'*odnodvoret* », voir la note 7 de la page 2.

¹¹ Dernier rejeton des seigneurs du lieu : voir le début de la nouvelle.

avec la Jeune et la Chèvre¹² venues ramasser les fruits tombés, pénétrait avec elles dans les fourrés d'orties, où l'on trouvait au sol les fruits les plus mûrs. Parfois, il poussait jusqu'au village, jusqu'à l'école...

Le service avait achevé d'abrutir le soldat-maître d'école, déjà bête de nature. Son aspect était celui du moujik le plus ordinaire. Mais il s'exprimait d'une façon si extraordinaire, en sortant de telles sottises qu'on en restait pantois. Il souriait tout le temps d'un air très malin à ce qu'on lui disait, regardait son interlocuteur avec indulgence en clignant des yeux et ne répondait jamais tout de suite à une question.

— Comment faut-il t'appeler ? lui demanda Kouzma en entrant la première fois dans l'école.

Le soldat cligna des yeux et réfléchit.

— Même sans nom, une brebis reste un mouton, finit-il par dire en prenant son temps. Mais, moi, je vous demanderai : Adam, c'est un nom, ou pas ?

— C'est un nom.

— Bon. Et, par exemple, depuis ce temps-là, combien de gens sont morts ?

— Je n'en sais rien, dit Kouzma. Où veux-tu en venir ?

— À ceci que tout cela nous reste à jamais incompréhensible. Moi, par exemple, je suis soldat et *konoval*¹³. Il n'y a pas longtemps, je vais à la foire : je vois un cheval qui a la morve¹⁴. Je m'adresse aussitôt au commissaire¹⁵ : voilà ce qui se passe, Votre Haute Noblesse. « Peux-tu abattre ce cheval avec une plume ? » — « Avec grand plaisir ! »

— Avec quelle plume ? demanda Kouzma.

— Mais une plume d'oie ! J'en ai pris une, je l'ai taillée et plantée dans l'épine dorsale du cheval, j'ai soufflé un peu dedans, et voilà. Ça a l'air simple, mais il faut savoir s'y prendre !

Et le soldat eut un clin d'œil malicieux et se frappa le front du doigt :

— Y en a, là-dedans !

¹² Voir la première partie, pages 21-27...

¹³ Rebouteux pour chevaux, vétérinaire sans aucun diplôme...

¹⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Morve>

¹⁵ Commissaire de police rurale.

Kouzma haussa les épaules et se tut. En passant près de chez Odnodvorka, il apprit de son fils Sienka¹⁶ le nom du soldat : Parmène¹⁷.

— Et que vous a-t-on donné comme travail pour demain ? ajouta Kouzma en regardant avec curiosité les mèches d'un roux ardent de Sienka, ses yeux verts et pleins de vie, sa figure semée de taches de rousseur, son petit corps malingre et ses mains et ses pieds gercés d'engelures et crevassés de saleté.

— Des problèmes, des vers, dit Sienka en attrapant de sa main droite sa jambe ramenée en arrière et en sautant sur place.

— Quels problèmes ?

— Des oies à compter. Un troupeau d'oies qui volaient¹⁸...

— Ah, je connais, dit Kouzma. Quoi d'autre ?

— Des souris...

— Également à compter ?

— Oui. Six souris allaient, qui portaient chacune six sous, marmonna en vitesse Sienka en regardant du coin de l'œil la chaîne en argent de la montre de Kouzma. Une souris plus faible portait seulement deux sous... Combien ça fait en tout...

— Excellent. Et les vers ?

Sienka lâcha sa jambe.

— Les vers, c'est « Qui est-ce¹⁹ ? »

— Tu les as appris ?

— Voyons un peu.

Et Sienka se mit à marmonner encore plus vite à propos d'un cavalier passant au-dessus de la Neva, à travers des forêts où ne se voyaient que

Le sapin, le pin et la mousse argentée²⁰

¹⁶ Diminutif de Sémione, ou d'Arséni.

¹⁷ Saint et martyr.

¹⁸ Je respecte l'erreur du gamin, qui devrait parler ici d'une volée d'oies...

¹⁹ *Qui il est*, titre d'un poème de 1841 d'Apollon Maïkov.

²⁰ Bounine a inventé un vers qu'on ne rencontre pas dans le poème...

— Argentée, et non *agentée*, dit Kouzma.

— Bon, *arentée*, convint Sienka.

— Et le cavalier, qui est-ce²¹ ?

Sienka réfléchit.

— C'est un sorcier, dit-il.

— C'est ça. Eh bien, dis à ta mère de te couper les cheveux, au moins vers les tempes. Autrement, tu le sentiras davantage quand le maître te les tirera.

— Il trouvera bien les oreilles, dit Sienka avec insouciance, reprenant sa jambe et se mettant à sauter à travers le pacage.

Comme c'est toujours le cas de villages adjacents, Le Bec²² et Dournovka, vivaient dans un état de perpétuelle hostilité et de mépris réciproque. Les gens du Bec tenaient ceux de Dournovka pour des brigands et des mendiants, ceux de Dournovka en avaient autant à leur sujet. Dournovka était « seigneurial²³, tandis que les habitants du Bec étaient « des lourdauds », des *odnodvortsy*²⁴. Seule Odnodvorka demeurait en dehors de cette animosité, de ces dissensions. Petite et maigre, soignée de sa personne, elle était vive, d'humeur égale et d'un abord agréable, avec un œil observateur. Elle connaissait parfaitement chaque famille, aussi bien du Bec que de Dournovka, elle était la première à informer le domaine du moindre événement au village. Et tout le monde savait tout de sa vie. Elle ne cachait jamais rien, à personne, elle parlait avec une tranquille simplicité de son mari et de Dournovo.

— Que faire ? disait-elle avec un petit soupir. La misère était noire, le pain manquait, même juste après la moisson. Il m'aimait, mon homme, c'est la vérité, mais on doit bien se résigner. La maître offrait pour moi trois pleines charretées de seigle ? « Qu'est-ce que je dois faire ? » que je dis à mon homme. — « C'est clair, vas-y », qu'il dit. Il est allé chercher le seigle et l'a rapporté mesure par mesure, et ses larmes faisaient flac-flac, flac-flac en tombant...

Durant la journée, elle travaillait sans relâche, la nuit elle ravaudait, cousait, allait voler les barrières de protection, à la voie ferrée. Un soir, alors que Kouzma

²¹ Il s'agit, dans le poème, de Pierre le Grand.

²² Voir page 2.

²³ Voir le tout début de la nouvelle. Le seigneur Dournovo est évoqué ici, quelques lignes plus loin.

²⁴ Voir page 2, note 7.

se rendait, tard, chez Tikhon Ilitch, il crut mourir de peur en gravissant la côte : au-dessus des labours engloutis par les ténèbres, sur la bande à peine embrasée du crépuscule, une chose grossissait, venant pile à la rencontre de Kouzma, une énorme chose noire...

— Qui va là ? cria-t-il d'une voix faible en tirant sur les rênes.

— Oh ! s'écria faiblement, et avec effroi, ce qui jusque-là grandissait si vite et si régulièrement à l'horizon, en s'écroulant avec fracas.

Kouzma reprit ses esprits, et reconnut aussitôt dans l'obscurité Odnodvorka. C'était elle qui fonçait sur lui, de ses légers pieds nus, toute courbée, avec deux immenses barrières sur le dos – de celle qu'on installe, l'hiver, le long de la voie ferrée pour éviter la formation de congères. Et, se remettant de son effroi, elle chuchota, en riant sans bruit :

— Vous m'avez fait une peur bleue. On cavale comme ça, la nuit, tout en tremblant, mais que faire ? Tout le village se chauffe avec ces trucs-là, on s'en sort seulement comme ça...

L'ouvrier, dit la Bourse, était par contre un individu absolument inintéressant. On ne voyait pas bien de quoi parler avec lui, du reste il n'était pas bavard. Comme la majorité des habitants de Dournovka, il ne faisait que répéter de vieilles maximes simplètes et d'affirmer des choses archi-connues. Si le temps se gâtait, il regardait le ciel :

— Le temps se gâte. Une petite pluie, c'est ce qu'il y a de mieux pour la verdure.

On se remettait à labourer un champ en jachère, il observait :

— Qui ne laboure point reste sans pain. Les vieux le disaient toujours.

Il avait été soldat, avait servi au Caucase, mais le service militaire n'avait laissé aucune trace sur lui. Il était incapable de raconter quoi que ce fût à propos du Caucase, à part le fait qu'il y avait là-bas un tas de montagnes, et qu'y jaillissaient de la terre des eaux étranges et terriblement chaudes : « On y met du mouton, en une minute, c'est cuit, et si la viande n'est pas retirée à temps, elle redevient crue... » Il ne tirait aucune fierté d'avoir couru le monde ; il montrait même du mépris pour les gens ayant roulé leur bosse : les gens qui « se baguenaudent » ne le font jamais que contraints et forcés, ou à cause de la misère. Il n'accordait aucun crédit aux rumeurs : « Des bobards ! » Mais il croyait dur comme fer que récemment, du côté de Bassov, avait roulé au crépuscule une roue de télègue qui était une sorcière, et qu'un moujik avait, avec sang froid, retiré sa ceinture et l'avait fourrée dans le moyeu de la roue et l'avait nouée.

— Eh bien, et puis ? demandait Kouzma.

— Et puis ? répondait la Bourse. Eh bien, au petit matin, la sorcière s'est réveillée, et voilà qu'elle avait une ceinture qui lui sortait de la bouche et du cul, nouée sur le ventre...

— Et pourquoi ne l'a-t-elle pas dénouée ?

— C'est clair, le nœud était bénit.

— Tu n'as pas honte de croire à ces bêtises ?

— Honte de quoi ? Les gens mentent, j'en fais autant.

Kouzma aimait seulement l'entendre chanter. On est assis près de la fenêtre ouverte, aucune lumière nulle part, la silhouette sombre du village se dessine à peine au-delà de la combe, un silence tel qu'on entendait les pommes tomber du pommier sauvage, derrière un coin de la maison, et l'ouvrier déambule dehors avec son maillet²⁵ et entonne d'une voix de fausset, avec une mélancolie tranquille : « Tais-toi l'oisillon, tais-toi petit canari... » Il montait la garde jusqu'au matin dans le domaine, et dormait durant la journée, il n'y avait presque rien à faire : Kouzma s'était dépêché de liquider les affaires du domaine, ne gardant du bétail qu'en tout et pour tout un cheval et une vache.

Aux journées lumineuses succédèrent des jours froids, d'un gris bleuâtre, silencieux. Mésanges et chardonnerets se mirent à siffler dans le jardin dénudé, les becs-croisés à gazouiller dans les sapins, apparurent des jaseurs et des bouvreuils, ainsi que des volées de lents oiseaux minuscules allant d'un endroit à l'autre sur l'aire de battage, où sortaient déjà, parmi les restes de paille, des pousses d'un vert éclatant ; parfois, l'un de ces petits oiseaux légers et silencieux se tenait tout seul sur un brin d'herbe, dans un champ... Dans les potagers, derrière Dournovka, on récoltait les dernières pommes de terre. Il commença à faire nuit tôt, et l'on disait, à la propriété : « Elle passe bien tard, la machine ! », alors que l'horaire des trains n'avait pas du tout changé... Assis près d'une fenêtre, Kouzma passait la journée à lire les journaux ; il écrivait le récit de son voyage, au printemps, à Kazakovo et de ses conversations avec Akim²⁶, il inscrivait dans un vieux livre de comptes ce qu'il avait vu et entendu au village... Plus que tous les autres, c'était le Gris²⁷ qui l'intéressait.

Le Gris était le moujik le plus misérable et le plus fainéant du village. Il louait ses terres, ne gardait jamais un emploi. Il restait chez lui, souffrant de la faim et du froid, pensant juste à se procurer de quoi fumer. Il était de toutes les assemblées, ne ratait aucune noce, aucun baptême, aucun enterrement. Au cabaret, il était de toutes les tournées, à l'occasion des achats, des ventes ou des échanges, aussi bien dans la communauté qu'entre voisins, il trouvait moyen de se fourrer partout.

²⁵ Il sert aussi de gardien et frappe une planchette avec son maillet : voir I page 33.

²⁶ Voir II pages 23-29.

²⁷ C'est le père du savetier Denis (Deniska) : voir I page 30 et page 45 et les suivantes.

L'apparence du Gris justifiait son sobriquet : gris de visage, maigre, de taille moyenne, les épaules tombantes, portant une demi-pelisse courte déchirée et crottée, des bottes de feutre éculées renforcées par des ficelles, sans parler de sa chapka. Assis dans son izba, sans jamais ôter ladite chapka, la pipe éternellement au bec, il avait toujours l'air d'attendre quelque chose. Mais il se disait diablement malchanceux. Un vrai travail ne se présentait pas, voilà tout ! Quant à s'occuper de futilités, il n'était pas preneur. Bien sûr, tout un chacun s'efforçait de le débîner...

— Tu as la langue bien pendue²⁸, disait le Gris. Propose-moi d'abord une affaire, tu pourras dégoîser tant que tu veux après.

Il avait un terrain honnête : trois déciatines²⁹. Mais on l'avait imposé pour dix déciatines. Les bras lui en étaient tombés, il avait lâché la terre : « Il m'a bien fallu la mettre en location, cette terre : notre mère la terre demande de l'ordre, et il n'y a ici que du désordre ! » Il n'ensemênçait lui-même que la moitié d'un déciatine, et encore vendait sa récolte sur pied : « J'ai vendu ce que j'aime pour ce que je n'aime pas » disait-il. Et de se justifier : « Essaie donc d'attendre, essaie, pour voir ! » — « Ce serait tout de même mieux d'attendre, par exemple... » marmonnait lakov³⁰, détournant le regard avec un petit rire peu amène. Mais le Gris riait à son tour, un petit rire triste et dédaigneux.

— Mieux ! grognait-il avec réticence. Ça te va bien de dégoîser : t'as marié ta fille, t'as marié ton gars. Va voir chez moi... la marmaille dans les coins. Y sont pas au voisin. J'entretiens une chèvre pour eux, j'élève un porcelet... Eux aussi, faut leur donner à boire et à manger, pas vrai ?

— Bon, la chèvre, par exemple, ce n'est pas de sa faute, répliquait lakov, agacé. Nous autres, par exemple, nous avons toujours en tête deux choses : la vodka et le tabac... le tabac et la vodka...

Et, pour ne pas se chamailler inutilement avec le voisin, il s'écartait en vitesse du Gris. Lequel lui envoyait tranquillement dans le dos cette remarque pertinente :

— Le soûlard, mon ami, peut toujours cuver, le connard le reste.

Ayant fait le partage des biens avec son frère, le Gris avait longtemps erré d'un logis à l'autre, se faisant embaucher aussi bien en ville que dans les propriétés. Il faisait aussi le trêfle. Et un jour, dans ces récoltes de trêfle, il fut chanceux. Un artel³¹ dont il était membre avait été engagé pour s'occuper d'un grand lopin pour quatre-vingts kopecks le poud³², et le terrain rendit beaucoup de trêfle. On le

²⁸ Dans le texte : une langue sans os.

²⁹ Rappel : la déciatine faisait environ 1,1 ha.

³⁰ Qu'on a revu à la page 2.

³¹ Coopératives de travail en Russie, remplacées ensuite, dans la période soviétique, par les kolkhozes.

³² 16,4 kilos.

secoua, et Le Gris remplit sa bourse. Il ramassa des graines de moindre qualité et les acheta³³. Il s'enrichit : à l'automne, il se fit construire une izba en briques. Mais il avait mal calculé : il fallait la chauffer, cette izba. Et avec quoi ? Bonne question. Il n'avait pas non plus de quoi se nourrir. Il lui fallut brûler le haut de l'izba, qui resta ainsi sans toit pendant un an, et devint toute noire. La cheminée paya un collier de cheval. A vrai dire, il n'avait pas encore de cheval ; il faut bien commencer par s'équiper, à un moment... Et le Gris laissa tomber, en désespoir de cause : il se résolut à vendre son izba et d'en bâtir ou d'en acheter une autre moins chère, en terre battue. Son raisonnement était le suivant : il y a dix mille briques dans l'izba, pour le moins ; un millier de briques, ça vaut cinq à six roubles ; ce qui nous fait une bonne cinquantaine de roubles... Mais il s'avéra que le nombre de briques n'était que de trois mille cinq cents, et, pour la poutre maîtresse, il n'obtint pas cinq roubles, mais deux roubles cinquante... Soucieux de se trouver une nouvelle izba, il passa une année entière à marchander pour des izbas qui n'étaient pas dans ses moyens. Et ne se résigna à prendre l'actuelle uniquement dans le ferme espoir d'en acheter plus tard une autre, solide, spacieuse et chaude.

— Dans celle-ci, dit-il un jour abruptement, je vous le dis carrément, je ne me sens pas chez moi !

Iakov le regarda attentivement et hocha la tête, ce qui secoua sa chapka.

— Ah. Alors, tu attends l'arrivée des bateaux ?

— Ils arriveront, fit le Gris, énigmatique.

— Oh, oublie ces bêtises, dit Iakov. Trouve une place quelque part, n'importe où, et accroche-toi à cet emploi de toutes tes forces³⁴, par exemple³⁵...

Mais l'idée d'un bon logis, d'une vie en ordre, d'un véritable et bon travail empoisonnait toujours l'existence du Gris. Ses emplois l'ennuyaient.

— Le travail n'est pas du miel, c'est connu, disaient les voisins.

— J crois bien que ça serait du miel avec un patron valable ! répondait le Gris. Et, s'animant soudain, il retirait de sa bouche sa pipe refroidie et se mettait à son histoire favorite : il racontait comment, célibataire, il avait vécu deux années entières, le plus honnêtement du monde, chez un pope du côté de Lélets.

— Si j'y allais, là, à l'instant, on me prendrait aussitôt ! s'exclama-t-il. Je n'aurais qu'un mot à dire : me voilà, petit père, je viens travailler chez vous.

— Eh bien, à ta place, j'y irais, par exemple...

³³ Ce passage est obscur, le vocabulaire ancien, la traduction vaut ce qu'elle vaut.

³⁴ Dans le texte : avec les dents...

³⁵ Iakov emploie tout le temps ce « par exemple » à la place de « pour ainsi dire », « comme qui dirait »...

— Y aller ! Alors que j'ai de la marmaille occupant tout un coin de l'izba ! Bien sûr : le malheur des autres, c'est juste de l'embarras. N'empêche qu'un homme se perd ici pour rien...

Le Gris perdit encore en vain cette année. Il était resté tout l'hiver chez lui, l'air soucieux, sans feu, souffrant du froid et de la faim. Durant le grand Carême³⁶, il réussit à se placer, d'une façon ou d'une autre, chez les Roussanov, du côté de Toula : dans ses anciennes places, on ne le prenait plus. Mais, moins d'un mois plus tard, il en avait déjà soupé, du domaine des Roussanov.

— Oh, mon gars ! lui dit un jour l'intendant. Je vois bien à quoi tu penses : tu cherches un prétexte pour décamper. Sacrés fils de pute, vous prenez l'argent d'avance, après quoi vous faites faux bond.

— Peut-être qu'un vagabond le fait, mais pas nous, le coupa le Gris.

Mais l'intendant ne saisit pas l'allusion. Il fallut agir plus résolument. On exigea un jour du Gris qu'il convoyât au soir de la bale pour le bétail. Il alla sur l'aire et se mit à charger de paille son chariot. L'intendant s'approcha :

— Est-ce que je ne t'ai pas dit, en bon russe, d'apporter de la bale ?

— Ce n'est pas le moment, répondit sèchement le Gris.

— Pourquoi donc ?

— Les maîtres qui s'y connaissent donnent de la bale dans la journée, pas pour la nuit.

— C'est toi qui me fais la leçon ?

— Je n'aime pas empoisonner le bétail. Voilà ma leçon.

— Et tu apportes de la paille ?

— Il y a un temps pour chaque chose.

— Arrête à l'instant de charger cette paille !

Le Gris blêmit.

— Non, je n'arrêterai pas. Je ne peux pas arrêter le travail.

— Passe-moi la fourche, vieux chien, évite un malheur.

³⁶ Celui qui précède Pâques.

— Je ne suis pas un chien, mais un chrétien. Je vais rapporter la paille et m'en aller. Pour de bon.

— Y a peu de chance, l'ami ! Tu partiras, mais tu reviendras bientôt, on te bouclera au volost³⁷.

Le Gris sauta en bas du chariot et jeta sa fourche dans la paille :

— C'est moi, qu'on bouclera ?

— Oui, toi !

— Oh, mon gars, ça se pourrait que ça soit toi ! P'têt qu'on en sait long sur toi. Le patron ne te fera pas non plus de compliments, l'ami...

Un sang bleuâtre afflua aux grosses joues de l'intendant qui écarquilla les yeux, leur blanc ressortant.

— Aha ! Juste comme ça ? Il ne me fera pas de compliments ? Dis voir un peu, et pourquoi donc ?

— Je n'ai rien à dire, bredouilla le Gris, sentant la peur lui alourdir les jambes.

— Non, l'ami, tu débines, alors jaspine !

— Et la farine, où qu'elle est passée ? cria soudain le Gris.

— La farine ? Mais laquelle ? Quelle farine ?

— Celle du moulin³⁸...

L'intendant saisit le Gris par le col, d'une étreinte implacable, lui agrippant aussi la poitrine, et tous les deux se figèrent un instant.

— Quoi donc ? Tu t'accroches à mes habits ? demanda calmement le Gris. Tu veux m'étrangler ?

Et tout à coup, il glapit avec fureur :

— Eh bien, cogne, cogne tant que t'en as envie !

Et, d'un mouvement brusque, il se libéra de l'étreinte et saisit la fourche.

³⁷ Plus petite unité administrative rurale.

³⁸ Ici, un adjectif de rime, sans signification, à première vue.

— Hé, les gars ! hurla l'intendant, bien qu'il n'y eut personne aux alentours. courez chercher le staroste³⁹ ! Ecoutez un peu : ce fils de pute voulait m'embrocher⁴⁰ !

— N'y fourre pas ton nez, tu vas te le casser ! dit le Gris en pointant la fourche.

Mais à ce moment, l'intendant prit son élan et le frappa, et le Gris fut envoyé tout d'une pièce dans la paille...

Le Gris resta de nouveau tout l'été chez lui, à attendre les bontés de la Douma⁴¹. À l'automne, il se traîna de cour en cour, dans l'espoir de se caser, de s'accrocher à quelqu'un partant faire les trèfles... Un jour, une meule de paille toute récente prit feu à la limite du village. Le Gris se montra le premier devant l'incendie, hurlant jusqu'à en perdre la voix, se brûlant les cils, se retrouvant mouillé jusqu'aux os en donnant des instructions aux gens apportant de l'eau, à ceux qui se jetaient avec des fourches dans l'énorme brasier d'un rose doré, en tirant de tous les côtés des calottes enflammées, ainsi qu'à ceux qui se démenaient tout bonnement au milieu de la fournaise, des crépitements et de l'eau ruisselant, du vacarme, de l'amas d'icônes, de cuveaux, de rouets et de housses sortis des izbas et amoncelés à côté, des paysannes en pleurs et des feuilles noircies tombant des osiers consumés... Il se trouva qu'en octobre, après des pluies torrentielles et une tempête glaciale, l'étang gela, et que le verrat d'un voisin glissa d'une butte gelée et défonça la glace en tombant, commençant à se noyer ; le Gris fut le premier à s'élancer et à se jeter à l'eau pour venir à son secours... Le verrat se noya tout de même, mais cela donna au Gris le droit d'arriver en courant de l'étang à l'office, et d'exiger du tabac, de la vodka et des zakouski⁴². Au début, il était tout mauve, claquait des dents, à peine ses lèvres décolorées remuaient-elles, se rhabillant entièrement avec les vêtements de la Bourse. Puis il revint à la vie, s'enivra et se mit à se vanter, racontant une fois de plus comment il avait servi, le plus honnêtement du monde, chez un pape, et avec quelle adresse il avait, l'année dernière, marié sa fille. Assis à table, il mâchait voracement, avalant des dés de jambon cru et narrant l'histoire d'un air suffisant :

— Bon. la Matriouchka⁴³ et l'autre, le légorka, ils s'étaient flairés... Flairés et re-flairés. Très bien. Un jour, par la fenêtre, je vois légorka passer près de mon izba, une fois, deux fois... et la mienne qui ne fait que se pointer à la fenêtre... Bon, ils ont pris leur décision, je me suis dit. Et je dis à ma bonne femme : donne leur ration aux bêtes, moi je vais à la réunion qu'a été annoncée. Je suis allé m'asseoir dans la paille, derrière l'izba, et j'ai attendu. Voilà que la première neige s'est mise à tomber. Je vois en bas légorka revenir à pas de loup... Et elle, là voilà aussi. Ils

³⁹ L'ancien du village, faisant office de juge de paix.

⁴⁰ Le terme « enfourcher » est désuet, dans ce sens.

⁴¹ Allusion à une mesure d'ordre social, mais laquelle ?

⁴² Pour mémoire : hors-d'œuvre accompagnant la vodka.

⁴³ Pour Matriona : sa fille ; et légorka pour légor.

sont allés derrière le cellier, après quoi, hop ! ils se sont glissés en vitesse dans une autre izba, une neuve, vide, tout près. J'ai attendu quelque temps...

— Quelle histoire ! dit Kouzma avec un sourire d'une ironie douloureuse.

Mais le Gris prit cela pour un compliment, il crut qu'on s'extasiait devant son esprit et sa malice. Et il poursuivit, élevant tantôt la voix, tantôt la baissant :

— Attends, écoute la suite. Donc, j'attends quelque temps, et puis je vais les retrouver... Je saute sur le seuil, je fonce sur elle et je l'agrippe ! Ils ont eu une belle trouille. Lui, se détachant d'elle, s'est écroulé par terre comme un sac ; elle, saisie d'effroi, était allongée, comme une cane... « Eh bien, tape-moi dessus, maintenant ». C'est lui, hein, qui dit ça. « Te taper dessus, que je dis, j'en ai même pas besoin... » Je lui ai pris sa *poddiovka*⁴⁴, son veston, il a seulement gardé son caleçon, il était presque dans l'état que sa mère l'avait fait naître... « Eh bien, que je dis, tu peux y aller, va où que tu veux... » Et je suis rentré chez moi. En regardant, je le vois qui marche derrière moi : la neige est blanche, tout comme lui, il marche, il renifle... Il ne sait pas où se fourrer : où qu'y pourrait bien aller ? Et ma Matriona Mikolavna⁴⁵, à peine que j'étais sorti de l'izba, elle s'était enfuie dans la campagne ! Elle a filé tout ce qu'elle savait, c'est une voisine qui, à grand peine, l'a attrapée par la manche du côté de Bassov et me l'a ramenée. Je la laisse souffler un peu, et puis je dis : « Nous sommes des gens pauvres, oui ou non ? » Elle se tait. « Ta propre mère, elle est-y stupide ou elle est-y intelligente ? » Elle se tait encore. « Comment peux-tu nous mettre dans l'embarras ? Hein ? Tu vas nous en déverser de quoi remplir tout un coin de l'izba, de tes bâtards, et moi je clignerai seulement des yeux ? » Bon, j'ai imaginé de lui tanner un peu le cuir, j'avais justement un bon petit fouet... Autant dire que je lui ai haché les reins ! Et lui, il restait assis sur le banc, à se lamenter. Après, ça a été son tour, à ce chéri-là...

— Et tu les as mariés ? demanda Kouzma.

— Un peu, oui ! s'écria le Gris qui, sentant l'ivresse s'emparer de lui, se mit à rafler les bouts de jambon sur l'assiette et à les fourrer dans les poches de son pantalon. Et faut voir la noce qu'y'z'ont eu ! Moi, mon ami, je ne suis pas du genre à broncher devant la dépense !

« En voilà un récit ! » songeait Kouzma, longtemps après cette soirée. Cependant, le temps se gâtait. Il n'avait pas envie d'écrire, et son spleen se faisait plus fort. Sa seule joie était qu'un solliciteur se présentât. Front-Dégarni arriva plusieurs fois de Bassov : un moujik complètement chauve et portant une énorme chapka, qui demandait qu'on lui rédigeât une plainte contre le père de son gendre, qui lui avait cassé la clavicule. Il y eut aussi la veuve la Fiole, du Bec, qui, tout en haillons, toute trempée et gelée à cause de la pluie, venait pour faire écrire à son fils. et se retrouva en larmes aussitôt après avoir commencé à dicter.

⁴⁴ Rappel : pardessus plissé à la taille. Rencontré à plusieurs reprises dans la première partie.

⁴⁵ Pour Mikolaïevna. Mikolaï est une déformation populaire de Nikolai, qui doit être le vrai nom du Gris.

— Ville de Serpoukhov⁴⁶, près les bains de la Noblesse, maison Jeltoukhine⁴⁷...

Et la voilà qui pleure.

— Eh bien ? demande Kouzma, les sourcils arqués d'affliction et regardant la Bouteille par-dessus son lorgnon, comme un petit vieux. J'ai écrit. Ensuite ?

— Ensuite ? chuchote la Fiole qui, tâchant de maîtriser sa voix, continue :

— Ensuite, mon chéri, écris ça dans une belle tournure... À remettre, n'est-ce pas, à Mikhaïl⁴⁸ Nazarytch Khlousov... en mains propres...

Et elle poursuit, tantôt en marquant des pauses, tantôt d'un seul jet :

— Lettre à notre cher fiston, notre gentil Micha, alors, Micha, tu nous as oubliés, vous ne donnez aucun signe de vie... Tu sais bien que nous sommes en location, et maintenant, on nous flanque dehors, et où qu'on va aller, maintenant ? Notre cher fiston Micha, nous vous prions, pour l'amour du seigneur Dieu, de venir chez nous dès le plus tôt possible...

Et, chuchotant de nouveau à travers ses larmes :

— Avec vous ici, nous nous creuserons au moins un gourbi dans la terre, ça nous fera un coin à nous...

Les tempêtes et les averses glaciales, les jours crépusculaires, dans la propriété, la boue jonchée des petites feuilles jaunes des acacias, des labours et des blés d'automne à perte de vue autour de Dournovka, et les nuées allant sans fin au-dessus des champs éveillaient de nouveau des sentiments de haine envers ce maudit pays, où durant huit mois on avait droit à des tempêtes de neige, et à des pluies pendant quatre mois, tandis qu'on devait aller faire ses besoins dans l'enclos ou dans la cerisaie. Quand les intempéries se furent installées, Kouzma dut condamner complètement le salon et déménager dans la salle pour y passer tout l'hiver, jour et nuit, y prenant ses repas, y fumant et y passer de longues soirées à la faible lueur d'une petite lampe de cuisine, en marchant de long en large, portant un grand caftan et une casquette qui le soustrayaient à peine au froid et au vent soufflant pas les fentes. Lorsqu'on avait oublié – ce qui arrivait – de s'approvisionner en pétrole, Kouzma passait sans lumière les heures du crépuscule, avant, le soir venu, d'allumer un reste de chandelle, juste pour dîner d'un brouet aux pommes de terre et d'une bouillie de millet tiède que lui apportait en silence, le visage austère, la Jeune.

⁴⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Serpoukhov>

⁴⁷ Lajaunisse : l'auteur s'amuse...

⁴⁸ Pour Mikhaïl. Nazarytch : fils de Nazar.

« Où aller ? » se disait-il parfois.

De proches voisins, il en avait seulement trois : la vieille princesse Chakhova, qui ne recevait pas même le maréchal de la noblesse⁴⁹, qu'elle trouvait mal élevé ; le gendarme à la retraite Zakrjevski, individu que ses hémorroïdes rendaient irritable et qui l'aurait laissé sur le seuil de sa demeure ; et enfin Bassov⁵⁰, gentilhomme de petite noblesse et petit propriétaire, vivant dans une izba, marié à une simple paysanne et parlant seulement de colliers de chevaux et de bétail. Le père Piotr, prêtre de Kolodiézi, à laquelle était rattachée la paroisse de Dournovka, avait un jour rendu visite à Kouzma, mais aucun des deux n'eut vraiment le désir de faire plus ample connaissance. Kouzma se contenta d'offrir du thé au curé, qui avait éclaté d'un rire perçant et maladroit en voyant le samovar sur la table. « Un petit samovar ? Excellent ! À ce que je vois, vous ne vous mettez pas trop en frais pour régaler vos hôtes ! » Et ce gros rire ne lui allait pas du tout : on avait l'impression que riait quelqu'un d'autre que cet homme grand et maigre, aux grandes omoplates, à la chevelure noire et volumineuse et au regard fureteur.

Kouzma n'allait pas souvent voir son frère, non plus. Lequel arrivait seulement lorsque, pour une raison ou pour une autre, il broyait du noir. Sa solitude était si désespérée qu'il arrivait à Kouzma de se décerner l'appellation de « Dreyfus à l'Île du Diable⁵¹. Il se comparait aussi au Gris. Comme celui-ci, il était misérable, faible de caractère, , il passait son temps à attendre des jours fastes pour se mettre à travailler !

À la première neige, le Gris s'en alla Dieu sait où, et disparut une semaine. Il rentra chez lui, assombri.

— Ça serait-y que tu serais retourné chez Roussanov⁵² ? demandèrent les voisins.

— Si fait. répondit le Gris.

— Pour quoi faire ?

— Ils me poussaient à me faire engager.

— Tiens donc. Et t'as pas accepté ?

— Je ne suis pas plus bête qu'eux, et c'est pas demain la veille que je le serai !

⁴⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Mar%C3%A9chal_de_la_noblesse

⁵⁰ il y a une ambiguïté dans le texte : Bassov désigne jusque là – et aussi page 22 – un hameau, mais ici, ce petit hobereau.

⁵¹ Nous sommes une dizaine d'années plus tard, puisque Dreyfus y resta entre 1895 et 1899.

⁵² Voir page 11 ses démêlés avec l'intendant...

Et le Gris, sans ôter sa chapka, se réinstalla pour un bout de temps sur son banc. Au crépuscule, la tristesse vous étreignait le cœur à la vue de son izba. Dans la lumière du crépuscule, le village apparaissait au-delà de la grande combe enneigée, sombre et d'aspect ennuyeux, avec ses granges et ses buissons d'osier dans les arrière-cours. Mais la nuit tombait et de petites lueurs s'allumaient, les izbas prenaient un air de nids tranquilles. La seule à rester désagréablement obscure était la sombre izba du Gris. Elle était morte, sans vie. Kouzma le savait déjà : en pénétrant dans son entrée sombre et entrouverte, on avait l'impression de se trouver presque sur le seuil de la tanière d'une bête sauvage : cela sent la neige, on voit le ciel sombre à travers les trous de la toiture, le vent fait bruire le fumier et les bouts de bois mort jetés pêle-mêle sur les chevrons ; on trouve à tâtons le mur qui penche et l'on ouvre une porte, on est accueilli par le froid, les ténèbres où brille à peine une petite croisée gelée... On ne voit personne, mais on devine que le maître des lieux est sur un banc, la lueur rouge de sa pipe le signale ; la femme, calme et taciturne, un peu toquée, balance tout doucement un berceau qui grince légèrement, où flotte un gosse rachitique, blême et endormi par la faim. Les marmots se sont entassés contre le poêle à peine chaud et se racontent des histoires en chuchotant. Dans la paille pourrie, sous les planches pour dormir, s'ébattent bruyamment une chèvre et un porcelet, de grands amis. On doit terriblement se courber pour ne pas heurter le plafond de la tête. On se tourne aussi avec circonspection : du seuil de la porte au mur en face, il y a en tout et pour tout cinq pas.

— Qui va là ? résonne une voix faible dans l'obscurité.

— C'est moi.

— Ce serait-y pas Kouzma Ilitch ?

— Lui-même.

Le Gris bouge un peu, fait de la place sur le banc. Kouzma s'assoit, allume une cigarette. Petit à petit, la conversation s'engage. Accablé par l'obscurité, le Gris se montre simple, triste, il avoue ses faiblesses. Par moments, il a la voix qui tremble...

L'hiver était là, long et enneigé. Pâles et même livides sous le ciel d'un bleu très foncé, les champs étaient devenus plus larges, plus vastes et plus déserts. Les izbas, les petits hangars, les buissons d'osier et les granges se détachaient nettement sur les neiges fraîches. Puis tourbillonnèrent les tempêtes de neige, entassant et amoncelant tant de neige que le village prit un aspect sauvage, septentrional, ne restant noires que les portes et les petites fenêtres, à peine visibles sous leurs coiffes blanches enfoncées, au sein de la masse blanche ensevelissant les bancs autour des izbas. À ces tempêtes succédèrent de rudes bises qui soufflèrent sur la neige grise et durcie dans les champs et arrachèrent les dernières feuilles brunes des jeunes chênes exposés dans les ravins,

l'odnodvoret⁵³ Tarass Miliaïev, depuis toujours chasseur passionné, alla se noyer dans des borbouilles alluvionnaires constellées de traces de lièvre, des tonneaux pour transporter l'eau se métamorphosèrent en blocs de glace, des buttes gelées et glissantes se formèrent autour des trous dans la glace de l'étang, les routes serpentèrent entre les congères – et l'ordinaire de l'hiver s'installa. Des épidémies se déclarèrent dans les villages : la variole, la fièvre maligne, la scarlatine... Autour des trouées pratiquées dans la glace de l'étang, qui fournissait à Dounovka toute l'eau que buvait le village, au-dessus de la puanteur de cette eau d'un vert foncé de bouteille, les femmes restaient courbées des journées entières, leurs jupes remontées au-dessus de leurs genoux nus et bleuâtres, en *lapti*⁵⁴ mouillés, leurs têtes grossies à force d'être emmitouffées. Elles sortaient de marmites contenant de la cendre⁵⁵ leurs chemises de chanvre gris, les pantalons à bandes des moujiks⁵⁶, des langes d'enfants tout souillés, elles les rinçaient, les frappaient de leurs battoirs, le tout en s'interpellant, en faisant savoir aux autres qu'elles en avaient « les mains bousillées par la vapeur et l'eau gelée », que, chez les Matioutine, la grand-mère se mourait de fièvre, que la bru de Iakov avait un truc dans la gorge... Le jour tombait à trois heures, des chiens ébouriffés étaient installés sur les toits qui ne dépassaient guère en hauteur les congères. Personne ne savait de quoi se nourrissaient ces chiens. Pourtant, ils étaient bien vivants, et même féroces.

Au domaine, on se réveillait de bonne heure. À l'aube, dans l'obscurité bleuâtre, alors que dans les izbas de petites lumières commençaient à briller, qu'on y allumait les poêles et qu'une épaisse fumée laiteuse sortait lentement à travers le rebord des toits, tandis qu'il faisait aussi froid, dans le pavillon aux croisées grises et glacées, que dans l'entrée, Kouzma était réveillé par le heurt des portes et le froissement de la paille gelée, mêlée de neige que ramenait la Bourse de son large traîneau. On entendait sa voix enrouée qui parlait bas, la voix d'un homme qui s'était levé très tôt et qui, à jeun, était complètement transi. On faisait cliqueter le tuyau du samovar, et la Jeune échangeait quelques mots, restant chuchotés, avec la Bourse. La Jeune ne dormait pas à l'office, où les cafards vous irritaient jusqu'au sang les bras et les jambes, mais dans le vestibule, et tout le village était convaincu qu'il y avait une bonne raison à cela. On savait très bien, au village, les épreuves qu'avaient traversées la Jeune à l'automne. Silencieuse, la Jeune était plus sévère et plus triste qu'une nonne recluse. Et puis ? Kouzma avait déjà appris d'Odnodvorka ce qui se disait au village, et, à son réveil, il s'en souvenait toujours avec honte et dégoût. Il frappait le mur du poing pour faire savoir qu'il attendait le samovar, et allumait une cigarette en geignant : cela lui calmait le cœur et lui soulageait la poitrine. Il était étendu sous une touloupe⁵⁷ et, ne se décidant pas à quitter la chaleur, fumait en songeant : « Gens impudents ! J'ai tout de même une

⁵³ Voir page 2, note 7.

⁵⁴ Dernier rappel : chaussons d'écorce de tilleul.

⁵⁵ Savon naturel...

⁵⁶ Fabriqués à domicile. Le terme a été rencontré dans le II, page 18. Il a disparu des dictionnaires les plus courants...

⁵⁷ Manteau en peau de mouton retournée.

fille⁵⁸ du même âge qu'elle... » Savoir que, derrière le mur, une jeune femme passait la nuit remuait en lui seulement une tendresse paternelle : dans la journée, elle restait grave, avare de paroles, et, quand elle dormait, il y avait en elle quelque chose d'enfantin, une solitude triste. Mais les gens du village pouvaient-ils croire à ce genre de tendresse ? Même Tikhon Ilitch n'y croyait pas : il affichait parfois un sourire railleur des plus étranges. Il avait toujours été méfiant, soupçonneux, et même brutal dans ses soupçons, et désormais il avait complètement perdu la raison : à tout ce qu'on lui disait, il opposait la même réponse.

— Tu es au courant, Tikhon Ilitch ? À ce qu'on dit, Zakrjevski est mourant, d'un catarrhe : on l'a transporté à Orel.

— Des bobards. On les connaît, ces catarrhes !

— C'est l'aide-médecin⁵⁹ qui me l'a dit.

— C'est ça, écoute-le...

— Je veux m'abonner à un journal, lui dit-on. Donne-moi, s'il te plaît, une dizaine de roubles sur mes gages.

— Hum ! On a envie de se farcir la tête de bobards, on dirait. Mais, je l'avoue, je n'ai sur moi que quinze kopecks, vingt tout au plus...

Voilà la Jeune qui entre, les cils baissés :

— Nous n'avons presque plus de farine, Tikhon Ilitch...

— Qu'est-ce que ça veut dire, « presque plus » ? Femme, tu racontes des balivernes !

En arquant les sourcils. En établissant qu'il devait bien y avoir encore assez de farine, au moins pour deux ou trois jours, il jetait des regards rapides tantôt sur Kouzma, tantôt sur la Jeune. Il demanda même, une fois, avec un sourire ironique :

— Et pour dormir, ça va ? Vous avez chaud ?

La Jeune devint écarlate et sortit, la tête baissée, tandis que Kouzma sentait ses doigts se glacer de honte et de colère.

— Tikhon Ilitch, c'est honteux, mon frère, marmonna-t-il en se détournant vers la fenêtre. Surtout après ce que, toi-même, tu m'as avoué...

⁵⁸ Voir la deuxième partie, page 30.

⁵⁹ Le fameux *feldscher*, intermédiaire entre le médecin et l'infirmier, si souvent rencontré chez Tchekhov, où il se fait le plus souvent étriller.

— Et pourquoi a-t-elle rougi, alors ? demanda Tikhon Ilitch avec un mauvais sourire, gêné et maladroit.

Le plus désagréable, le matin, c'était de se laver. La paille ramenée dans le vestibule y apportait le gel, un glaçon flottait comme un bout de verre dans le lavabo. Kouzma prenait parfois son thé en s'étant juste lavé les mains, et, sortant à peine du sommeil, avait tout à fait l'air d'un vieillard. Depuis l'automne, le froid et la saleté l'avaient fortement amaigri, et ses cheveux avaient blanchi. Ses mains étaient plus maigres, leur peau était devenue plus mince, plus brillante, elle était couverte d'étranges minuscules taches lilas.

La matinée était grise. Sous la neige grise et durcie, gris était aussi le village. Le linge pendait aux traverses disposées sous le toit des petits hangars comme des lambeaux d'écorce grise et gelée. La glace recouvrait, à côté des izbas, les coins où l'on jetait les eaux de vaisselle et les cendres. Les gamins déguenillés se rendaient en vitesse à l'école en passant, dans la rue, entre les izbas et les remises, en escaladant les congères pour les redescendre en glissant sur leur *lapti* ; ils portaient tous des sacs de toile avec, à l'intérieur, une ardoise et du pain. Fléchissant sous une palanche chargée de deux baquets et avançant gauchement dans ses bottes de feutre informes et durcies, bordées de peau de cochon, vêtu d'un misérable *armiak*⁶⁰, la Marmite venait à leur rencontre, l'air vieux, malade, le teint foncé ; tiré par un cheval, se traînait de butte en butte le tonneau d'eau de quelqu'un, bouché avec de la paille et répandant de l'eau en dévalant les pentes ; des femmes passaient, allant emprunter l'une à l'autre qui du sel, qui du millet ou une pelletée de farine pour préparer des galettes ou une bouillie. Les aires de battage étaient désertes, sauf chez Iakov, où l'on voyait de la fumée sortir du portail de la grange : imitant les moujiks aisés, il battait son blé l'hiver. Et, derrière les aires, au-delà des buissons d'osier décharnés des arrière-cours, s'étendaient, sous un ciel bas et blanchâtre, les champs gris enneigés, la surface ondulée et sans vie de la neige durcie.

Il arrivait à Kouzma d'aller déjeuner⁶¹ chez la Bourse, à l'office, de patates aussi brûlantes que le feu, ou de la soupe au chou mariné de la veille. Il se souvenait de la ville, où il avait toujours vécu, et s'étonnait de n'avoir aucunement l'envie d'y retourner. Tikhon, la ville était son rêve le plus cher, il méprisait et haïssait le village de toute son âme. Kouzma s'efforçait juste de le détester. Il considérait à présent sa vie avec davantage de craintes encore que par le passé : à Dournovka, il s'était complètement ensauvagé, restant souvent sans se laver, gardant son caftan toute la journée, bâfrant à la même écuelle que la Bourse. Mais le pire était que, rempli de craintes à l'égard d'une existence qui le rendait plus vieux non de jour en jour, mais au fil des heures, il trouvait cependant de l'agrément à cette existence, il lui semblait avoir précisément retrouvé l'ornière qui lui convenait peut-être, de par sa naissance : ce n'était sans doute pas pour rien que coulait en lui le sang des gens de Dournovka !

⁶⁰ Manteau de bure

⁶¹ Petit-déjeuner tardif, bien après le thé au réveil.

après déjeuner, il allait parfois faire un tour dans le domaine ou au village. Il allait voir l'aire chez Iakov, allait retrouver dans leurs izbas le Gris ou à la Bourse, dont la vieille mère vivait seule ; elle passait pour une sorcière, était de haute taille et affreusement maigre, avec des dents aigües comme la mort, elle avait le verbe haut et rude, et fumait la pipe tout comme un moujik : ayant allumé le poêle, elle s'asseyait sur les planches de couchage et se mettait à fumer, tranquille, balançant une jambe longue et mince, le pied dans un lourd chausson⁶² noir. De tout le carême⁶³, Kouzma sortit deux fois en voiture – pour aller à la poste et chez son frère. Et ces voyages furent pénibles : Kouzma eut tellement froid qu'il ne sentait plus son corps, à se demander s'il en avait encore un. Sa touloupe en peau de mouton lui servait depuis si longtemps que des plaques sans poils y apparaissaient. Et le vent, dans les champs, était féroce. Après une longue station à Dounovka, on ne se lassait pas de respirer la rude fraîcheur de l'air hivernal. Faisant suite à une longue contemplation du village, la vaste étendue d'un gris neigeux, les lointains bleuâtres, comme c'est le cas l'hiver, paraissaient immenses, s'étendant à perte de vue, et d'une beauté de tableau⁶⁴. Fringant, s'ébrouant, le cheval s'élançait à l'encontre du vent âpre, ses sabots ferrés faisant voler de petites mottes gelées qui venaient frapper l'avant du traîneau. La Bourse, une joue gelée, d'un noir violacé, s'encourageant d'un cri, sautait à bas de son siège de cocher sur la piste, et y remontait d'un saut de côté. Mais le vent soufflait à tout transpercer, les jambes de Kouzma, enfoncées dans la paille mêlée de neige, le faisaient souffrir et s'engourdisaient, son front était douloureux, ses pommettes aussi... Et il régnait, au petit bureau de poste d'Oulianovka, un ennui qu'on ne trouve peut-être que dans les administrations provinciales. Cela sentait la moisissure et la cire à cacheter, un postier loqueteux tamponnait le courrier ; maussade, Sakharov⁶⁵ gueulait sur les moujiks et en voulait à Kouzma, qui n'avait pas pensé à lui envoyer cinq poules ou un *poud*⁶⁶ de farine. À côté de la demeure de Tikhon Ilitch, l'odeur de la fumée de locomotive vint émouvoir Kouzma en lui rappelant qu'il existait sur terre des villes, des gens, des journaux, des nouvelles. Discuter avec son frère, se reposer et se réchauffer chez lui, cela eût été agréable. Mais la conversation ne put démarrer vraiment. Son frère était sans cesse dérangé, devant aller à sa boutique pour ses affaires, du reste, il ne faisait lui aussi que parler d'affaires, des bobards des moujiks, de leur bassesse et de leur méchanceté – et de la nécessité de se défaire au plus vite de la propriété. Nastassia Petrovna⁶⁷ faisait peine à voir. Elle s'était, à l'évidence, mise à avoir affreusement peur de son mari ; elle intervenait mal à propos, tout aussi mal à propos faisait son éloge, louant son esprit, sa vue perçante en affaires, la façon dont il se mêlait, en cette matière, absolument de tout.

⁶² Je fais grâce aux lecteurs/lectrices de la *lapta*, singulier des *lapti* souvent rencontrés...

⁶³ Petit carême, jeune précédant Noël.

⁶⁴ Cliché qui nous installe dans la tête de Kouzma...

⁶⁵ Déjà évoqué dans la première partie, page 32.

⁶⁶ Rappel : 16,4 kg.

⁶⁷ Rappel : c'est la femme de Tikhon : voir la première partie.

— il est si *abordable à tout*, si abordable ! disait-elle, et Tikhon Ilitch la remettait grossièrement à sa place. Au bout d'une heure d'une telle conversation, Kouzma commença à ressentir l'envie de rentrer chez lui, au domaine. « Il déménage complètement, ma parole, complètement ! » marmonnait Kouzma sur le chemin du retour, en se rappelant le visage morose et mauvais de Tikhon, son attitude fermée, sa défiance, et la façon exténuante qu'il avait de répéter toujours les mêmes choses. Et il criait sur la Bourse, sur le cheval, pressé d'aller cacher dans sa maisonnette et son angoisse et ses vieux vêtements froids...

Vers Noël, un moujik de Bassov, Ivanouchka⁶⁸, prit l'habitude de rendre visite à Kouzma. C'était un moujik à l'ancienne, auquel son grand âge faisait perdre la tête, autrefois célèbre pour être fort comme un ours, trapu, plié comme un arc, ne levant jamais sa tête brune et hirsute, marchant la pointe du pied en dedans. Lors de l'épidémie de choléra en 1892, l'énorme famille d'Ivanouchka avait succombé tout entière. Seul en avait réchappé son fils, à l'époque soldat, qui servait maintenant comme garde-barrière sur la ligne de chemin de fer, non loin de Dournovka. Ivanouchka aurait pu achever son existence en restant chez son fils, mais il avait préféré vagabonder en mendiant. Il allait, les pieds en dedans, traversant la cour en tenant son bâton et sa chapka de la main gauche, son sac de la droite, la tête découverte et blanchie par la neige : étrangement, les chiens de berger n'aboyaient pas sur lui. Il entra dans la maison et bredouillait : « Que cette demeure plaise à Dieu, et son maître aussi », et il s'asseyait par terre contre un mur. Kouzma détachait les yeux de son livre et, par-dessus son lorgnon, le considérait avec étonnement et hésitation, comme une bête sauvage de la steppe, dont la présence dans la pièce était bien étrange. Silencieuse, les cils baissés, marchant doucement, ses *lapti* aux pieds, la Jeune apparaissait, un léger sourire caressant aux lèvres, et apportait à Ivanouchka une écuelle de pommes de terre bouillies et un gros croûton de pain couvert de sel gris, et se tenait au linteau de la porte. Plantée dans ses *lapti*, solide et large d'épaules, son beau visage fané était si anciennement et si simplement celui d'une paysanne qu'il semblait qu'elle ne pût appeler Ivanouchka autrement que « grand-père ». Et, souriante – d'un sourire qui s'adressait seulement à lui –, elle disait avec douceur :

— Mange, mange, grand-père.

Lui, sans lever la tête, entendant juste la caresse de sa voix, geignait à voix basse en réponse, marmonnant parfois : « Dieu te garde, ma p'tite fille », se signait d'un geste large et maladroit de ce qui était, à s'y méprendre, une patte, et se jetait voracement sur la nourriture. La neige fondait sur sa chevelure brune, à l'abondance et à l'épaisseur inhumaines. L'eau coulait aussi de ses *lapti* sur le plancher. Son *tchekmène*⁶⁹ brun, une antiquité, qu'il portait sur une chemise de chanvre toute sale, sentait l'izba enfumée⁷⁰. Ses mains déformées par de longues

⁶⁸ Forme affectueuse du prénom Ivan.

⁶⁹ Caftan court, tunique du Caucase.

⁷⁰ Izba sans tuyau d'évacuation pour la fumée sortant du poêle... Voir II, page 16, note 65.

années de labeur, ses doigts noueux et raides avaient du mal à attraper les pommes de terre.

— Tu n’as pas froid, dans ce seul *tchekmène* ? demandait à voix haute Kouzma.

— Hein ? lui répondait le faible gémissement d’Ivanouchka, qui tendait une oreille couverte de cheveux.

— Tu dois avoir froid ?

Ivanouchka réfléchissait.

— Froid, pourquoi ? répondait-il posément. Pas froid du tout... Dans le temps, il faisait bien plus froid.

— Lève donc la tête, arrange tes cheveux !

Ivanouchka hochait lentement la tête.

— On ne peut plus la lever, à présent, mon ami... On peut juste pencher vers la terre...

Et, avec un sourire éteint, il s’efforçait de relever son visage effrayant, tout embroussaillé de cheveux, ses yeux minuscules à demi fermés.

Rassasié, il poussait un soupir, se signait, ramassait et finissait de mâcher les miettes tombées sur ses genoux ; puis il farfouillait autour de lui, cherchant son sac, son bâton et sa chapka ; les ayant trouvés, rassuré, il entamait lentement la conversation. Il pouvait rester assis sans rien dire toute la journée, mais Kouzma et la Jeune lui posaient des questions, et il répondait comme à travers son sommeil, de très loin. Il racontait, dans son langage suranné et maladroit, que le tsar, à ce qu’on dit, était tout en or, que le tsar ne pouvait pas manger de poisson – « c’est rudement salé » –, que le prophète Élie avait un jour fait une brèche dans le ciel et qu’il était tombé sur la terre ! – « il était rudement lourd » ; que Jean-Baptiste était né velu comme un mouton et que, lorsqu’il baptisait quelqu’un, il lui tapait sur la tête avec une béquille en fer pour le faire « revenir à lui » ; il racontait que dans l’ancien temps, les seigles étaient tels qu’une couleuvre ne pouvait pas s’y faufiler, qu’un homme, autrefois, fauchait ses deux déciatines⁷¹ dans la journée ; qu’il avait possédé un hongre que l’on maintenait « à la chaîne », tant il était fort et redoutable ; qu’un jour, il y avait soixante ans de cela, on lui avait volé, à lui Ivanouchka, un arc de limonière⁷² qu’il n’aurait pas lâché pour deux roubles... Il était fermement convaincu que sa famille n’était pas morte du choléra, mais d’avoir déménagé, après un incendie, dans une nouvelle izba où elle avait passé la

⁷¹ Rappel : la déciatine faisait un peu plus d’un hectare. Voir la note 28 page 9.

⁷² Pièce reliant deux brancards et passant par dessus la tête du limonier d’une troïka : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Tro%C3%AFka_\(hippomobile\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tro%C3%AFka_(hippomobile))

nuit, sans y avoir installé au préalable un coq la première nuit, et que son fils et lui avaient été sauvés par pur hasard : ils avaient dormi dans la grange... Vers le soir, Ivanouchka se relevait et s'en allait, sans prêter la moindre attention au temps qu'il faisait, sans non plus se laisser fléchir quand on l'exhortait à rester jusqu'au matin. Ce fut ainsi qu'il prit mortellement froid – et mourut chez son fils, vers l'Épiphanie. Son fils l'engageait à recevoir le viatique. Ivanouchka refusa, disant que, ayant reçu les derniers sacrements, on mourait, tandis que lui avait bien l'intention « de ne pas se rendre ». Il demeura plusieurs jours inconscient ; mais, même au sein de son délire, il demandait à sa bru de dire qu'il n'était pas là, si la Mort venait frapper à la porte. Une nuit, il revint à lui, rassembla ses forces, descendit du poêle⁷³ et s'agenouilla devant l'icône qu'éclairait la veilleuse. Il respirait péniblement et marmonna un long moment, répétant : « Seigneur, Petit Père, pardonne-moi mes péchés... » Puis il devint songeur, resta longtemps silencieux, la tête collée contre le plancher. Soudain, il se releva et déclara fermement : « Non, je ne céderai pas ! » Mais, au matin, il vit que sa bru découpait de la pâte pour rouler des pâtés et allumait un grand feu dans le four...

– Ce serait-y pas pour mon enterrement ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Sa bru gardait le silence. Il rassembla de nouveau ses forces, redescendit du poêle, alla dans l'entrée : tout juste – debout près du mur se tenait un immense cercueil mauve, avec des croix blanches à huit extrémités⁷⁴ ! Il se souvint alors de ce qui était arrivé, trente ans plus tôt, à un voisin, le vieux Loukiane : Loukiane était tombé malade, on avait acheté un cercueil pour lui – là aussi, un bon cercueil, un cher –, on avait fait venir de la ville de la farine, de la vodka, du sandre salé ; et voilà que Loukiane s'était rétabli. Que faire du cercueil ? Comment couvrir les dépenses ? Loukiane fut maudit pendant cinq ans pour cela, on l'accabla de reproches, à lui faire passer le goût du pain... En se le rappelant, Ivanouchka baissa la tête et rentra dans l'izba, résigné. La nuit, couché sur le dos, inconscient, il se mit à chanter d'une voix tremblante et plaintive, de plus en plus bas – et brusquement, ses genoux tremblèrent, il eut un hoquet, un soupir gonfla tout haut sa poitrine et il se figea, de l'écume sur ses lèvres ouvertes...

Kouzma resta alité près d'un mois à cause d'Ivanouchka. Le matin de l'Épiphanie, on disait que les oiseaux gelaient en plein vol, et Kouzma n'avait même pas de bottes de feutre. Il alla cependant voir le mort. Ses mains raidies non loin⁷⁵ de sa vaste poitrine, croisées sur une chemise de chanvre propre, ses mains déformées par les cals et les excroissances, résultat de quatre-vingts ans de travaux pénibles, de labeur primitif, étaient si brutalement affreuses que Kouzma s'empressa de se détourner. Et il ne put même pas loucher de côté sur les cheveux, sur le visage de fauve mort d'Ivanouchka – il rejeta bien vite le calicot blanc dessus. Pour se réchauffer, il but de la vodka et resta un moment devant le poêle surchauffé. Dans la maison du garde-barrière, il faisait chaud, et c'était

⁷³ En haut duquel se trouve une couchette où l'on dort, et où l'on meurt aussi, voir les nouvelles de Tolstoï et de Tchekhov, par exemple.

⁷⁴ Croix orthodoxes à trois traverses horizontales, la dernière en oblique.

⁷⁵ Il y a peut-être une distraction de l'auteur, qui a écrit « sous » au lieu de « au-dessus »...

propre comme pour un jour de fête ; au-dessus du large cercueil lilas recouvert de calicot, à sa tête, brillait la petite flamme dorée d'un cierge de cire⁷⁶ attaché dans le coin où était une icône sombre, et où un chromo étalait ses vives couleurs : *Joseph vendu par ses frères*. Accueillante, la femme du soldat soulevait avec facilité sur sa fourche⁷⁷ les marmites d'un *poud* qu'elle plaçait dans le four, parlait gaiement du bois fourni par l'administration et insistait à tout bout de champ pour que son hôte restât jusqu'au retour de son mari. Mais Kouzma avait de la fièvre ; son visage était brûlant, la vodka qui s'était répandue comme un poison dans tout son corps gelé lui faisait venir, sans raison, les larmes aux yeux... Et, sans s'être réchauffé, Kouzma reprit son attelage pour aller chez Tikhon Ilitch, au long des dures vagues blanches des champs. Couvert de givre, le hongre aux frisures blanches trottait rapidement, faisant tressauter son ventre⁷⁸, et rejetant par ses naseaux des colonnes de vapeur grise ; les bords du traîneau gémissaient, leurs patins de fer grinçant de façon sonore en passant sur la neige durcie ; en arrière, un soleil bas jaunissait au milieu de cercles de gel, du nord, vers l'avant, soufflait une bise mordante, qui coupait la respiration ; les jalons⁷⁹ s'inclinaient sous le poids des lourdes boucles de givre et de gros bruants gris volaient en bandes devant le hongre, s'éparpillaient au-dessus de la route luisante, becquetaient le fumier gelé, s'envolaient à nouveau et se dispersaient encore. Kouzma les regardait à travers ses cils alourdis et blancs, sentant que son visage engourdi, avec sa moustache et sa barbe tout en boucles blanches, devait ressembler à un masque de Noël... Le soleil se couchait, les vagues neigeuses devenaient d'un vert livide dans l'éclat orangé de sa lumière, des ombres bleues s'allongeaient depuis leurs crêtes dentelées... Kouzma fit brusquement faire demi-tour au cheval pour rentrer chez lui. Le soleil s'était couché, dans la maison aux vitres grises et négligées vacillait une lueur terne au sein du crépuscule bleuâtre, la demeure était froide et d'aspect sauvage. Le bouvreuil, dans la cage accrochée près de la fenêtre, avait crevé, il gisait les pattes en l'air, les plumes ébouriffées, son petit jabot rouge tout gonflé.

— Cuit ! dit Kouzma, qui apporta le bouvreuil pour qu'on le faire jeter dehors.

Dournovka, ce village enneigé et gelé, paraissant tellement hors du monde par cette triste soirée, en pleine steppe et en plein hiver, l'épouvanta brusquement. Terminé ! Sa tête brûlante était lourde et confuse, il allait se coucher pour ne jamais se relever... Ses *lapti* crissant dans la neige, la Jeune s'approchait du perron, un seau à la main.

— Je suis malade, Douniouchka⁸⁰ ! dit Kouzma, caressant, dans l'espoir d'entendre d'elle un mot gentil.

⁷⁶ Précisé dans le texte : cela coûte plus cher qu'une chandelle...

⁷⁷ *Rogatch* : c'est plus costaud que l'*oukhvat* rencontré dans le II, page 17 – note 70. Une marmite d'un *poud* pèse plus de quinze kilogrammes...

⁷⁸ Littéralement : « sa rate faisant des bonds »...

⁷⁹ Branches plantées le long de la route, pour l'indiquer.

⁸⁰ Diminutif caressant de Dounia.

Mais la Jeune répondit sèchement et avec indifférence :

— Faut-il allumer le samovar ?

Sans même demander de quoi il souffrait. Ni poser la moindre question au sujet d'Ivanouchka...Kouzma revint dans sa chambre sombre, et, grelottant, se demandant avec effroi comment et où il irait faire ses besoins, s'allongea sur le canapé...Et les soirées se confondirent avec les nuits, les nuits avec les jours et le compte en fut perdu...

La première nuit, vers trois heures, il se réveilla et frappa le mur du poing pour demander de l'eau : dans son sommeil, la soif l'avait tourmenté, ainsi que la question de savoir si l'on avait jeté le bouvreuil dehors. Mais, à son coup dans le mur, personne ne répondit. La Jeune était allée dormir à l'office⁸¹. Et Kouzma se rappela, sentit qu'il filait un mauvais coton, et une angoisse s'empara de lui, tout comme s'il s'était réveillé dans une crypte funéraire. Ainsi, dans le vestibule sentant la neige, la paille et le collier de cheval, il n'y avait personne ! Et donc, lui, malade et sans forces, était seul dans ce petit logis⁸²obscur et gelé, dont les fenêtres grises et ternes donnaient sur le silence sans vie de cette interminable nuit d'hiver, en compagnie d'une cage inutile !

— Seigneur, sauve-moi, aie pitié, Seigneur, viens à mon secours, au moins un peu, chuchota-t-il en se redressant et en fouillant ses poches de ses mains tremblantes.

Il voulait frotter une allumette. Mais son chuchotement était celui du délire, sa tête brûlante était pleine de boucan et de tintements, ses mains et ses pieds devenaient glacés... Klacha⁸³ survint, sa fille, sa fille chérie, elle ouvrit vite la porte, posa la tête de Kouzma sur un oreiller et s'assit sur une chaise à côté du canapé... Elle était habillée comme une demoiselle – pelisse de velours, toque et manchon de fourrure blanche –, ses mains sentaient le parfum, elle avait les yeux brillants et les joues rougies par le froid... « Ah, quel heureux dénouement ! » chuchotait quelqu'un, mais ce qu'il y avait de malheureux, c'était que Klacha, inexplicablement, n'avait pas allumé la lampe, et qu'elle était venue, non pas le voir, mais assister à l'enterrement d'Ivanouchka... et qu'elle s'était mise à chanter soudain d'une voix de basse, s'accompagnant d'une guitare : « Vaillant Khaz-Boulat, elle est pauvre, ta *saklia*⁸⁴... »

L'angoisse mortelle qui s'était emparée de Kouzma, empoisonnant son esprit au début de sa maladie, le faisait délirer à propos du bouvreuil, de Klacha, de

⁸¹ Contrairement à ce qui est expliqué page 18... Comme nous sommes dans une propriété, l'office en question est un pavillon à part, une izba de service.

⁸² Rappelons qu'il s'est retranché dans la grande salle, voir page 15...

⁸³ Voir II, page 30.

⁸⁴ Masure dans le Caucase. C'est le début d'une chanson populaire du Caucase.

Voronej, mais même dans son délire, une pensait ne le quittait pas : dire à quelqu'un de ne pas l'enterrer à Kolodiézi⁸⁵, qu'on ait, au moins sur ce point, pitié de lui. Mais, mon Dieu, n'était-ce pas déraisonnable, de compter sur la pitié de quelqu'un à Dournovka !? Un matin, il revint à lui alors qu'on allumait le poêle – et les voix simples et tranquilles de la Bourse et de la Jeune lui parurent impitoyables, étrangères et étranges, comme la vie ordinaire des bien-portants semble toujours impitoyable, étrangère et étrange aux gens malades. Il voulait crier, réclamer le samovar – et resta muet : il avait entendu le chuchotement irrité de la Bourse, parlant bien sûr de lui, du malade, ainsi que la réponse saccadée de la Jeune :

– Assez parlé de lui ! S'il meurt, on l'enterrera...

Ensuite, avant la tombée de la nuit, la lumière du soleil éclaira les fenêtres, à travers les branches dénudées des acacias. Une fumée de tabac flottait, bleue. À côté du lit était assis le vieil aide-médecin, qui sentait le médicament et la fraîcheur du gel, et qui arrachait des glaçons de sa moustache. Le samovar bouillait sur la table, et Tikhon Ilitch, grand, blanchi, sévère, se tenait à côté de la table, faisant infuser un thé odorant. L'aide-médecin parlait de ses vaches, du prix de la farine et du beurre, tandis que Tikhon Ilitch racontait l'enterrement riche et somptueux qu'avait eu Nastassia Petrovna⁸⁶, et sa joie d'avoir enfin trouvé un acheteur pour Dournovka⁸⁷. Kouzma comprenait que Tikhon Ilitch arrivait à l'instant de la ville, que Nastassia Petrovna était morte là-bas, subitement, en route vers la gare ; que l'enterrement avait coûté horriblement cher à Tikhon Ilitch et qu'il avait déjà touché des arrhes pour Dournovka – et cela le laissait complètement indifférent...

Un jour, s'étant réveillé très tard et ressentant encore à peine de la faiblesse, il s'assit devant le samovar. C'était un jour gris, tiède, il était tombé beaucoup de neige. Y imprimant la trace de ses *lapti*, criblant la neige de petites croix, le Gris passa sous la fenêtre. Autour de lui couraient les chiens de berger, flairant les pans déchirés de son vêtement. Il tirait par la bride un cheval de haute taille à la robe aubère⁸⁸ sale, hideux de vieillesse et de maigreur, aux épaules usées par le collier, au dos esquiné, à la queue crottée et dépoilée. L'animal clopinait sur trois jambes, traînant la quatrième, cassée au-dessous du genou. Et Kouzma se rappela que l'avant-veille, Tikhon Ilitch était là, disant qu'il avait commandé au Gris de trouver et d'abattre un vieux cheval, pour en régaler les chiens : il se souvint que le Gris, autrefois, gagnait aussi sa vie en s'occupant de ce genre d'affaires, l'achat de bestiaux crevés ou bons à rien, pour leur peau. Il était récemment arrivé au Gris, racontait Tikhon Ilitch, quelque chose d'effrayant : se préparant à égorger une jument, il avait oublié de l'entraver, il lui avait seulement attaché le museau, qu'il tira sur le côté – et la jument, aussitôt qu'il l'eût, après s'être signé, frappé avec un petit couteau à la veine située près de la clavicule, avait poussé un cri aigu et plaintif et, montrant ses dents jaunes dans un rictus de souffrance et de fureur,

⁸⁵ Dont dépend Dournovka, voir page 16.

⁸⁶ Dernier rappel : c'était la femme de Tikhon...

⁸⁷ La propriété, le domaine qu'il avait acheté, pas le village... Voir la première partie.

⁸⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Aub%C3%A8re>

tandis qu'un flot de sang noir s'écoulait dans la neige, s'était jetée sur son meurtrier et l'avait poursuivi un bon moment, comme l'aurait fait un homme, et elle l'eût rejoint, sauf que, « Dieu merci, la neige était profonde »... Cet évènement avait tant frappé Kouzma qu'à présent, ayant jeté un coup d'œil par la fenêtre, il se sentit de nouveau une pesanteur dans les jambes. Il se mit à avaler du thé brûlant – et peu à peu retrouva des forces. Il alluma une cigarette, s'assit... Il se leva enfin, alla dans le vestibule et jeta un regard sur le verger nu et dépouillé par la fenêtre dégelée : au milieu du jardin, dans une petite clairière couverte de neige s'étalait un cadavre rouge et saignant aux larges flancs, au long cou et à la tête écorchée ; les chiens, courbés et les pattes arc-boutées sur la viande, étiraient et arrachaient avidement les boyaux ; deux vieux corbeaux au plumage d'un noir bleuté sautillaient de côté en direction de la tête, s'envolant lorsque les chiens s'élançaient sur eux en grognant, pour se poser de nouveau sur la neige immaculée. « Ivanouchka, le Gris, les corbeaux... se dit Kouzma. Seigneur, sauve-moi, aie pitié, enlève-moi d'ici ! »

Son indisposition ne quitta pas Kouzma de sitôt. La pensée du printemps le touchait, mêlant joie et tristesse, il avait envie de s'échapper au plus vite de Dournovka. Il savait que la fin de l'hiver n'était pas pour demain ; mais le dégel s'était amorcé. La première semaine de février fut sombre et embrumée. Le brouillard cachait les champs, avalait la neige. Le village noircissait, de l'eau se montrait entre les congères sales ; le commissaire⁸⁹ traversa un jour le village, ses chevaux attelés l'un derrière l'autre⁹⁰, lui-même éclaboussé de crottin. Les coqs chantaient, du ventilateur arrivait une humidité printanière qui le remuait... Il avait envie de vivre encore : vivre jusqu'à l'arrivée du printemps, retourner à la ville, vivre en se soumettant au destin, faire n'importe quel travail, pourvu qu'il lui procurât un morceau de pain... Y compris, bien sûr, chez son frère, en le prenant tel qu'il était. Son frère lui avait bien proposé, durant sa maladie, de venir s'installer à Vorgol⁹¹.

— Je ne peux tout de même pas t'envoyer au diable ! avait-il dit après un temps de réflexion : je cède aussi ma boutique et ma cour⁹² à compter du premier mars. Allons en ville, frérot, loin de ces forbans !

Et c'étaient bien des forbans : Odnodvorka vint donner des détails à propos de la récente histoire avec le Gris. Deniska⁹³ était revenu de Toula et se baguenaudait sans rien faire, racontant dans tout le village qu'il voulait se marier, qu'il avait des sous et qu'il mènerait bientôt grand train. Les gens du village prirent d'abord ces racontars pour des fariboles, puis, à partir d'allusions faites par Deniska,

⁸⁹ commissaire de police rurale, un peu l'équivalent d'un brigadier-chef de gendarmerie. Déjà rencontré page 4.

⁹⁰ « En flèche » trouvé-je dans une autre traduction.

⁹¹ Rappel : c'est là que réside, à côté de la gare, Tikhon Ilitch, avec ses bestiaux et son magasin : voir la première partie. il a par ailleurs vendu la propriété de Dournovka...

⁹² Avec les fameux bestiaux, les cochons noirs qui le clouaient sur place...

⁹³ Revoilà Denis, le fils du Gris : voir I, page 30, ainsi que, surtout, page 45 et les suivantes...

comprirent de quoi il retournait, et y ajoutèrent foi. Le crut également le Gris, qui se mit à rechercher les bonnes grâces de son fils. Mais, après avoir écorché le cheval, reçu un rouble de Tikhon Ilitch et touché cinquante kopecks en plus pour la peau, il se sentit tout fier et fit la fête : il but pendant deux jours, perdit sa pipe et s'étendit en haut du poêle pour se reposer. Il avait mal à la tête et n'avait plus de quoi fumer. Il se mit donc à rouler des cigarettes en arrachant des bouts de papier du plafond, où Deniska collait des journaux et diverses images. Il les arrachait en cachette, bien entendu, mais Deniska le surprit un jour occupé à cette besogne. Et se mit à brailler. Ayant mal aux cheveux, le Gris se mit également à gueuler – et Deniska le fit descendre du poêle et le battit comme plâtre avant que les voisins n'accourent... Mais, pensait Kouzma, Tikhon Ilitch n'était-il pas lui aussi un forban, à s'entêter comme il le faisait, tel un fou, à vouloir marier⁹⁴ la Jeune avec l'un de ces monstres ?!

La première fois qu'il avait entendu parler de ce mariage, Kouzma avait pris la ferme résolution de l'empêcher. Quelle horreur ! Quelle absurdité ! Puis la suite, en reprenant ses sens durant sa maladie, il s'était même réjoui de cette ineptie. Il avait été étonné, frappé par l'indifférence de la Jeune à l'égard du malade qu'il était. « Une vraie bête sauvage ! » avait-il songé ; et, en se rappelant le mariage prévu, il avait ajouté : « Parfait ! C'est exactement ce qu'il lui faut ! » À présent, la maladie derrière lui, sa résolution comme sa colère s'étaient dissipées. Un jour, il se mit à évoquer devant la Jeune le dessein de Tikhon Ilitch – et elle répondit tranquillement :

– Ben oui, quoi, on a déjà bavardé de cette affaire, avec Tikhon Ilitch. Que Dieu lui accorde bonne santé, il a bien vu la chose.

– Bien ? s'étonna Kouzma.

– Ben oui, pourquoi que ça serait pas bien ? Ma parole, Kouzma Ilitch, vous êtes bizarre ! Il nous promet de l'argent, se charge des frais de la noce... Et il n'est pas allé chercher je ne sais quel veuf, mais un jeune gars sans vice, ni pourri ni pochard...

– Un fainéant, un bagarreur et un parfait idiot, compléta Kouzma.

La Jeune baissa les yeux et se tut. Elle poussa un soupir, se retourna et se dirigea vers la porte.

– À votre aise, dit-elle, la voix tremblante. C'est votre affaire... Déconseillez-le moi... À votre aise.

Kouzma écarquilla les yeux et cria :

– Attends, mais tu perds la boule ! Est-ce que, par hasard, je te veux du mal ?

⁹⁴ Voir I, page 50.

La Jeune se retourna et s'arrêta.

— Et c'est pas du mal, vraiment ? dit-elle brutalement, échauffée, rouge et les yeux brillants. Où que j'irai, d'après vous ? Frapper à toutes les portes, toute ma vie manger le pain des autres ? Errer comme une mendicante sans toit ? Ou chercher un veuf, un vieux ? Des larmes, j'en ai pas assez avalé ?

Et sa voix se brisa. Elle se mit à pleurer et sortit. Le soir, Kouzma parvint à la convaincre qu'il ne songeait pas à faire capoter l'affaire, elle finit par le croire et sourit avec une douce et timide ironie.

— Eh bien, je vous remercie, dit-elle du ton gentil qu'elle avait employé avec Ivanouchka.

Mais des larmes tremblèrent alors à ses cils – et Kouzma ouvrit à nouveau les bras.

— De quoi s'agit-il, cette fois ? dit-il.

Et la Jeune répondit à mi-voix :

— Peut-être bien que Deniska, c'est pas la joie...

La Bourse rapporta de la poste un journal datant presque d'un mois et demi. Les journées étaient sombres et embrumées, et Kouzma lut du matin au soir, assis près de la fenêtre. Ayant terminé, abasourdi par la quantité de nouveaux « attentats terroristes » et le nombre des exécutions, il tomba dans un état de torpeur. Une averse de grains blancs s'abattait en biais sur le petit village noir et misérable, sur les routes boueuses et défoncées, sur le crottin de cheval, sur la glace et sur l'eau ; le brouillard du crépuscule cachait les champs...

— Avdotia⁹⁵ ! cria Kouzma en se levant. Dis à la Bourse d'atteler le cheval au traîneau !

Tikhon Ilitch était chez lui. Il était assis devant le samovar, habillé d'une simple *kosovorotka*⁹⁶ d'indienne, hâlé, la barbe blanche, grand et fort. Fronçant ses sourcils gris, il préparait du thé.

— Ah ! le frérot ! s'exclama-t-il, accueillant, mais sans relever les sourcils. Tu te remontres, tu es sorti de ta tanière ? Ce n'est pas un peu tôt ?

— Je me suis terriblement ennuyé, répondit Kouzma tandis qu'ils s'embrassaient.

⁹⁵ Avdotia est une déformation populaire du prénom de la Jeune : Dounia.

⁹⁶ Chemise russe, boutonnée sur le côté. Le nom veut d'ailleurs dire : « Col de côté ». On peut traduire aussi par « blouse » – à la Tolstoï...

— Tu t'es ennuyé. Allez, réchauffons-nous et taillons une bavette... S'étant demandé l'un à l'autre quelles étaient les nouvelles, ils se mirent à boire leur thé en silence, puis ils fumèrent.

— Tu as drôlement maigri, frerot ! dit Tikhon Ilitch en regardant Kouzma par en dessous.

— C'est peu de chose, répondit Kouzma à mi-voix. Tu ne lis pas les journaux ?

Tikhon Ilitch ricana.

— Ces bobards ? Non, Dieu m'épargne ça.

— Que d'exécutions, si tu savais !

— Des exécutions ? C'est bien fait. Tu n'as pas entendu ce qui est arrivé du côté de Lélets⁹⁷ ? À la ferme de frères Bykov ?... Tu te rappelles sûrement, les grasseyeurs ?... Tout comme nous ici, ils sont assis, ces Bykov, ce soir-là, ils jouent aux dames... soudain – que se passe-t-il ? Des bruits de pas sur le perron, on crie : « Ouvrez ! » Et, avant qu'ils aient le temps, frerot, les mêmes Bykov, de cligner de l'œil, que leur ouvrier, un petit moujik dans le genre du Gris, fait irruption chez eux, suivi de deux lascars, des va-nu-pieds de la compagnie d'or⁹⁸, pour tout dire... Et tous avec des barres de fer. Ils lèvent leurs barres et se mettent à gueuler : « Les mains en l'air, putain de vot'mère ! » Les Bykov, évidemment, ils sont morts de peur, ils se lèvent d'un bond et crient : « Mais qu'est-ce que c'est ? » Et le petit moujik met son grain de sel : « En l'air, les pattes ! »

Tikhon Ilitch eut un sourire sombre et se tut, songeur.

— Eh bien, termine donc, dis Kouzma.

— Oh, il n'y a rien à dire de plus... Ils ont levé les mains, bien sûr, et demandé : « Mais vous voulez quoi ? » — « Amène le jambon ! Où sont tes clefs ? » — « Mais, fils de pute, tu ne le sais pas ? Les voilà, tiens, elles pendent au clou du linteau... »

— Tout ça, les mains en l'air ? l'interrompit Kouzma.

— Évidemment, les mains en l'air... Mais ils seront punis, pour ces mains en l'air, les autres ! On les pendra, bien sûr. Ils sont déjà au trou, ces chéris-là...

— On les pendra pour du jambon ?

⁹⁷ Ville plusieurs fois citée dans la deuxième partie. Rappelons (II, page 5, note 28) que le domaine familial des Bounine était situé à proximité de cette ville...

⁹⁸ Au départ, grenadiers impériaux. Prit ensuite un sens différent : mendiants et criminels.

— Non, pour leurs clowneries, Seigneur, pardonne-moi, répliqua Tikhon Ilitch, moitié blagueur moitié fâché. Ma parole, tu n'as fini de parader, de faire le Balachkine⁹⁹ ? Il serait temps que tu laisses tomber ça...

Kouzma tirailla sa barbe grisonnante. Son visage amaigri et épuisé, ses yeux tristes et son sourcil gauche arqué en biais se reflétaient dans la glace, et, s'étant contemplé, il acquiesça :

— Parader ? Oui, il est vrai qu'il est temps, plus que temps...

Tikhon Ilitch changea de sujet, reparlant affaires. Visiblement, s'il était arrêté tout à l'heure au milieu de son récit, c'était seulement parce qu'il venait de se rappeler quelque chose de bien plus important que les exécutions : quelque affaire.

— Voilà, j'ai déjà dit à Deniska d'en finir au plus vite avec cette musique-là, déclara-t-il fermement, nettement et sévèrement, tout en lâchant une poignée de thé dans la théière du samovar. Et je te prie, frérot, de prendre part à cette musique. Tu comprends que pour moi, c'est gênant. Après quoi, déménage, viens t'installer ici. Ce sera bien, frérot ! Du moment que nous avons décidé de dissoudre tout le bazar, d'en faire des confetti, ça n'a pas de sens que tu restes là-bas. Cela fait juste double dépense. Et, quand tu auras déménagé, attelle-toi à mes côtés à l'ouvrage. Nous nous débarrasserons de ce fardeau et, plaise à Dieu, nous gagnerons la ville – on se mettra au commerce du blé. Ici, dans ce ravin perdu, il n'y a pas moyen de se retourner. On se secouera pour faire tomber cette poussière, qu'elle disparaisse sous terre ! On ne va quand même pas périr là-dedans ! J'ai quant à moi, note bien – dit-il en fronçant les sourcils, en tendant les bras et en serrant les poings –, encore de la ressource, je ne suis pas encore prêt à m'étendre en haut du poêle ! Je peux écorner le dable¹⁰⁰ !

Kouzma l'écoutait, observant presque avec effroi ses yeux fixes et déments, sa bouche tordue de rapace qui martelait les mots – il écoutait en silence. Puis il demanda :

— Frère, pour l'amour du Christ, dis-moi, quel intérêt as-tu à ce mariage ? Dieu m'est témoin, je n'arrive pas à comprendre. Ton Deniska, je ne peux carrément pas le voir. Ce gaillard de la nouvelle génération, la nouvelle *Rous*¹⁰¹, sera plus fort que tous les anciens. Tu ne trouves pas qu'il a l'air modeste, sentimental et qu'il joue bien les imbéciles ? C'est une brute cynique ! Il raconte à mon sujet que je vis avec la Jeune...

⁹⁹ Voir II, pages 1 à 5.

¹⁰⁰ Rodomontade qu'on trouve déjà dans la première partie, à la page 18.

¹⁰¹ Ancêtre commun à l'Ukraine et à la Russie. Je peux recommander l'ouvrage de Serhii Plokyh, *Aux portes de l'Europe, Histoire de l'Ukraine*, Gallimard novembre 1922.

— Allons, tu passes vraiment la mesure, l'interrompit Tikhon Ilitch en se renfrognant. Tu rabâches toi-même à tout bout de champ : malheureux peuple, malheureux peuple¹⁰² ! Et maintenant, tu parles de brute !

— Oui, je rabâche et je n'ai pas fini de rabâcher ! répliqua Kouzma avec passion. Mais voilà que je déraille ! Je ne comprends plus rien : est-ce un malheur, ou bien... Écoute : le Deniska, toi-même, tu le détestes ! Vous vous détestez l'un l'autre, lui et toi ! Il parle de toi seulement comme d'un « forban accroché au garrot du peuple », et toi, c'est *lui* que tu traites de forban ! Il se vante maintenant avec impudence, au village, de mener une vie de prince...

— Mais je le sais ! le coupa de nouveau Tikhon Ilitch.

— Et à propos de la Jeune, tu sais ce qu'il dit ? reprit Kouzma sans l'écouter. Elle a le teint si blanc, si délicat, tu vois, et lui, cette brute, tu sais ce qu'il dit ? « Un vrai carreau de faïence, cette racaille ! » Mais comprends donc une chose, à la fin : il ne restera pas vivre au village, un vagabond comme lui, tu ne le retiendras pas au village, même avec un nœud coulant. Quel maître de maison, quel père de famille pourrait-il faire ? Hier, il se promenait au village en chantant d'une voix de putain : « Je suis belle comme un ange du ciel, méchante et perfide comme un damon¹⁰³... »

— Je sais ! cria Tikhon Ilitch. Il ne restera pas vivre au village, pour rien au monde ! Eh bien, qu'il aille au diable ! Pour ce qui est des maîtres de maison, nous en sommes de fameux, toi et moi ! Je me rappelle – au cabaret, tu te souviens ? –, je te parlais affaires et toi tu écoutais la caille¹⁰⁴... Mais vas-y, continue, quoi encore ?

— Comment ça, quoi encore ? Et que vient faire ici la caille ? demanda Kouzma.

Tikhon Ilitch tambourina des doigts sur la table et dit sévèrement, en articulant nettement :

— Note bien ceci : piler de l'eau ne donne que de l'eau¹⁰⁵. Ma parole est sacrée, elle vaut pour l'éternité. Ce que j'ai dit, je le fais. Pour réparer mon péché, je ne placerai pas un cierge, mais je ferai le bien. Quand bien même je ne donnerai qu'une seule obole, le bon Dieu me la revaudra.

Kouzma se leva d'un bond.

¹⁰² Voir I, page 24.

¹⁰³ Deniska parle russe à sa façon. Voir I, pages 47 et suivantes.

¹⁰⁴ Voir la première partie, page 25.

¹⁰⁵ Proverbe russe : *piler de l'eau dans un mortier* est une métaphore pour une activité stérile.

— Le bon Dieu, le bon Dieu, s'écria-t-il d'une voix de fausset. Quel bon Dieu pouvons-nous avoir ? Quel bon Dieu peuvent-ils avoir, Deniska, Akimka¹⁰⁶, Mienchov¹⁰⁷, le Gris, ainsi que toi et moi ?

— Attends, demanda sévèrement Tikhon Ilitch. Akim, quel Akim ?

— Quand j'étais couché, en train de crever, reprenait Kouzma sans l'écouter, est-ce que j'y ai beaucoup pensé, au bon Dieu ? Je ne pensais qu'à une seule chose : je ne sais rien à Son sujet, et je ne sais pas réfléchir ! Je ne suis pas assez instruit !

Et, jetant en tous sens des regards douloureux, boutonnant et déboutonnant son vêtement, il déambula dans la pièce et s'arrêta pile devant Tikhon Ilitch, bien en face de lui.

— Retiens ceci, frère, dit-il tandis que ses pommettes se teintaient de rouge. Retiens ceci : tout est fini, pour nous deux¹⁰⁸. Et aucun cierge ne pourra nous sauver. Tu m'entends ? Nous sommes des gens de Dournovka !

Et, l'émotion l'empêchant de trouver ses mots, il se tut. mais Tikhon Ilitch avait déjà repris le cours de ses propres pensées, et il acquiesça soudain :

— C'est exact. Un peuple de bons à rien ! Songe donc seulement...

Et il s'anima, séduit par une idée nouvelle :

— Songe juste à ceci : on laboure depuis mille ans, que dis-je ! bien plus longtemps ! mais labourer correctement, personne ne sait le faire ! On ne sait pas à quel moment il faut se rendre dans les champs ! À quel moment semer, à quel moment faucher ! « On fait comme tout le monde », voilà tout. Note bien, cria-t-il d'un ton sévère en fronçant les sourcils comme Kouzma le faisait autrefois, en criant sur lui : « On fait comme tout le monde ! » Il n'y a pas une bonne femme qui sache cuire le pain : la croûte du dessus s'en va au diable, et en-dessous, c'est un liquide aigre !

Et Kouzma demeura interdit. Ses idées s'embrouillèrent.

« Il déménage ! » se dit-il, suivant d'un regard vide son frère qui allumait la lampe.

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Tikhon Ilitch poursuivait avec passion :

¹⁰⁶ Pour Akim. Voir II, page 23 et les suivantes.

¹⁰⁷ II, page 16 et les suivantes.

¹⁰⁸ En russe : la chanson est terminée. Un peu le « Acta est fabula » antique.

— Le peuple ! Des gens tenant des propos orduriers, des fainéants, des menteurs, tellement effrontés que personne ne croit personne ! Note bien – se mit-il à hurler, sans voir que la mèche filait¹⁰⁹ et que la fumée allait presque jusqu’au plafond – que ce n’est pas nous qu’ils ne croient pas, mais l’un l’autre, entre eux ! Et ils sont tous comme ça, tous ! s’exclama-t-il d’une voix larmoyante, en posant avec fracas le verre sur la lampe.

Des teintes bleues se dessinèrent derrière les vitres. Une neige blanche et nouvelle volait sur les flaques et les congères. Kouzma la regardait en silence. La conversation avait pris une telle tournure que son ardeur s’en était allée. Ne sachant que dire, n’osant pas regarder les yeux déments de son frère, il se mit à rouler une cigarette.

« Il déménage, se disait-il, sans espoir. Il n’y a rien à regretter. C’est égal ! »

Tikhon Ilitch alluma lui aussi une cigarette et commença à s’apaiser. Il s’assit en regardant la lampe brûler, et marmonna à mi-voix :

— Et toi, tu me parles de Deniska... Tu as entendu dire ce qu’a fait le Makar Ivanovitch¹¹⁰, le pèlerin ? Avec son copain, ils ont attrapé une femme sur la route, l’ont traînée au poste de garde de Klioutchiki, et l’ont violée à tour de rôle, quatre jours de suite... Bon, maintenant, ils sont en prison...

— Tikhon Ilitch, dit avec douceur Kouzma, qu’est-ce c’est que ces absurdités ? À quoi ça rime ? Tu dois être souffrant. Tu sautes du coq à l’âne, tu affirmes quelque chose, l’instant d’après tu soutiens autre chose... Tu bois beaucoup, c’est ça ?

Tikhon Ilitch garda le silence. Il agita seulement la main, et dans ses yeux qui fixaient la lampe, des larmes tremblèrent.

— Tu bois ? répéta Kouzma à mi-voix.

— Je bois, répondit aussi à mi-voix Tikhon Ilitch. Oui, je m’adonne à la boisson ! Tu crois que je l’ai acquise aisément, cette cage dorée¹¹¹ ? Tu crois que c’était facile, de vivre comme un chien à la chaîne, avec une vieille, par-dessus le marché ? Frérot, je n’ai éprouvé de pitié pour personne... Mais c’est qu’on n’a guère eu pitié de moi ! Tu crois que je ne sais pas comme on me déteste ? Tu crois qu’ils ne m’auraient pas battu féroce, à mort, par énervement, par pur caprice, s’ils avaient eu de la veine pendant cette révolution¹¹² ? Attends, attends un peu – ça se fera, ça se fera ! Nous les avons saignés !

¹⁰⁹ C’est-à-dire qu’elle brûlait tout droit en fumant.

¹¹⁰ Voir I, pages 41-43.

¹¹¹ Il se plaignait déjà de ladite cage dans la première partie, voir page 14.

¹¹² La révolution de 1905 : l’épisode concernant Tikhon Ilitch se trouve dans la première partie, aux pages 19 et 20.

— Et il faut pendre les gens pour du jambon ? demanda Kouzma.

— Pour ce qui est de pendre, ne fais pas attention, répliqua douloureusement Tikhon Ilitch, j'ai dit ça comme ça, par à-propos.

— Mais on va bel et bien les pendre !

— Ce n'est pas notre affaire. Les gens qui le feront en répondront devant le Très-Haut.

Et, fronçant les sourcils, il devint songeur, ferma les yeux.

— Ah ! dit-il d'un air affligé, avec un profond soupir. Ah, mon gentil frère ! Ce sera très bientôt pour nous aussi l'heure de nous présenter devant Son trône, pour être jugés ! Le soir, je lis le missel, vois-tu – et je pleure, je sanglote au-dessus de ce livre. Je suis très étonné : comment a-t-on pu imaginer d'aussi douces paroles ? Tiens, attends...

Et il se leva rapidement, sortit de derrière la glace un petit livre épais relié comme un missel, chaussa ses lunettes de ses mains tremblantes et, des larmes dans la voix, se mit à lire précipitamment, comme s'il craignait d'être interrompu :

« Je pleure et je sanglote lorsque je songe à la mort¹¹³ et que je vois étendue dans son cercueil notre beauté créée à l'image de Dieu, désormais informe, muette et sans apparence...

« En vérité, la vaine agitation humaine, sa vie ne sont qu'ombre et songe. Car c'est en vain que s'agite toute créature terrestre, comme il est dit dans l'Écriture : quand nous aurons conquis le monde, nous nous installerons dans le cercueil, où se retrouvent le tsar et le mendiant... »

— Le tsar et le mendiant ! répéta avec élan et tristesse Tikhon Ilitch, en hochant la tête. J'ai perdu ma vie, frérot ! Vois-tu, j'avais une cuisinière muette, je lui avais fait cadeau, un jour, à cette idiote, d'un fichu venant de l'étranger, et elle, *elle le portait à l'envers, elle l'usait comme ça...* Tu comprends ? Par bêtise et par avarice. Elle trouvait dommage de le porter du bon côté les jours ordinaires – elle attendait un jour de fête, qu'elle disait. Et quand la fête est arrivée, il lui restait seulement un truc en lambeaux... Eh bien, j'ai fait pareil... *avec ma vie*. Pareil, en vérité !

En revenant à Dournovka, Kouzma ne ressentait qu'une seule chose – une sourde angoisse. Il éprouva cette angoisse tout au long des derniers jours qu'il passa à Dournovka.

¹¹³ L'un des textes lus pendant l'Office orthodoxe des morts. Tout le passage est en slavon...

Il tomba de la neige pendant ces journées, et, chez le Gris, on n'attendait que la neige pour que la route soit plus praticable, en vue de la noce.

Le douze février, peu avant le soir, une conversation eut lieu, sans bruit, dans la froide obscurité du vestibule. Près du poêle se tenait la Jeune, un fichu jaune à pois noirs lui couvrant le front, regardant ses *lapti*. Deniska se tenait, lui, à la porte, sur ses jambes courtes, la tête nue, dans sa lourde *poddiovka*¹¹⁴ aux épaules tombantes. Il regardait aussi vers le bas, examinant les demi-bottes à talons et bouts ferrés qu'il faisait tourner entre ses mains. Ces bottes appartenaient à la Jeune. Deniska les avait réparées, et il était venu toucher cinq kopecks pour son travail.

— Mais je ne les ai pas, disait la Jeune. Et Kouzma Ilitch s'est endormi, alors pas moyen. Attends demain.

— J'peux vraiment pas attendre, répondit Deniska d'une voix chantante et rêveuse, en grattant de l'ongle le fer d'une des bottes.

— Alors, comment faire ?

Deniska réfléchit, poussa un soupir et, après avoir secoué son épaisse chevelure, leva soudain la tête.

— Eh bien, inutile de perdre son temps à raconter des blagues, dit-il tout haut, d'une voix résolue, sans regarder la Jeune et en surmontant sa timidité. Tikhon Ilitch t'a parlé ?

— Il m'a parlé, répondit la Jeune. Il m'a même ennuyée.

— Alors je reviens tout de suite avec mon père. Ça lui est égal, à Kouzma Ilitch, de se lever maintenant et de boire le thé...

La Jeune réfléchit.

— C'est ton affaire...

Deniska posa les bottes sur le rebord de la fenêtre et partit sans plus mentionner son argent. Une demi-heure plus tard s'entendit sur le perron le bruit de *lapti* frappés pour en détacher la neige : Deniska était revenu avec le Gris – et celui-ci avait étrangement, par-dessus son *tchekmène*¹¹⁵, une ceinture rouge en travers des reins. Kouzma sortit à leur rencontre. Deniska et le Gris se signèrent longuement dans le coin sombre, puis secouèrent leurs chevelures et levèrent la tête.

¹¹⁴ Rappel : c'est un pardessus à longues manches et plissé à la taille.

¹¹⁵ Rappel : caftan court, tunique du Caucase.

— Tu n’es pas un marieur, mais un brave homme ! commença en prenant son temps le Gris, parlant d’un ton posé, avec une désinvolture extrême. Tu as celle que tu nommes ta fille à donner en mariage, moi j’ai un fils à marier. Parlons un peu entre nous, en bonne entente, de leur bonheur.

Et il s’inclina très bas, gravement.

Retenant un sourire douloureux, Kouzma leur dit d’appeler la Jeune.

— Cours la chercher, ordonna le Gris à Deniska, en chuchotant comme à l’église.

— Mais je suis là, dit la Jeune en sortant de derrière la porte ; elle s’éloigna du poêle et s’inclina devant le Gris.

Il y eut un silence. Le samovar posé par terre, sa grille rougeoyant dans l’obscurité, bouillonnait. On ne voyait pas les visages.

— Eh bien, ma fille décide, dit Kouzma avec un petit sourire. La Jeune réfléchit.

— Je n’ai rien à reprocher au gars...

— Et toi, Denis ?

Deniska se tut aussi quelques instants.

— Bon, faut bien se marier un jour ou l’autre... P’têt que ça ira, plaise à Dieu...

Et les marieurs se congratulèrent pour ce début. On apporta le samovar à l’office¹¹⁶. Ayant la première appris la nouvelle et étant accourue, venant du Bec, Odnodvorka¹¹⁷ y alluma une petite lampe, envoya la Bourse acheter de la vodka et des graines de tournesol¹¹⁸, fit asseoir les fiancés sous l’icône, leur versa du thé, s’assit elle-même à côté du Gris et, pour dissiper la gêne, se mit à chanter d’une voix haut perchée en jetant des regards sur Deniska, sur sa figure terreuse et ses grands cils :

Comme en notre petit jardin,
Au milieu des verts raisins,
Un gaillard allait, se promenant,
Gentil minois et teint blanc...

¹¹⁶ Voir la note 80, page 26.

¹¹⁷ Sur le Bec et sur Odnodvorka, voir page 6.

¹¹⁸ Que l’on grignote en crachant l’écorce par terre...

Le lendemain, tous ceux qui entendirent le Gris parler de ce festin eurent un sourire railleur et lui conseillèrent : « Tu devrais au moins aider un peu les jeunes fiancés ! » La Bourse lui dit pareil : « Leur affaire est jeune, il faut aider les jeunes. » Le Gris rentra chez lui sans rien dire et rapporta à la Jeune, qui faisait du repassage dans le vestibule, deux petites marmites et un écheveau de fil noir.

— Tiens, ma bru, fit-il, gêné ; voilà, c'est ta belle-mère qui te l'envoie. Ça pourra peut-être servir à quéqu'chose... Je n'ai rien de rien – si j'avais eu quéqu'chose, j'me serais décarcassé...

La Jeune s'inclina et le remercia. Elle était en train de repasser un rideau que Tikhon Ilitch lui avait envoyé « pour tenir lieu de voile de mariée », et elle avait les yeux rouges et humides. Le Gris voulut la consoler, lui dire que, dans sa vie non plus, « tout n'était pas rose¹¹⁹ », mais, embarrassé, il soupira et, posant les marmites sur le rebord de la fenêtre, s'en alla.

— J'ai mis le fil dans la marmite, murmura-t-il.

— Merci, petit père, répéta la Jeune de ce ton particulièrement caressant dont elle n'usait qu'avec Ivanouchka¹²⁰, et, à peine le Gris sorti, elle eut, de façon inopinée, un petit sourire ironique et se mit à chanter : « Comme en notre petit jardin... »

Kouzma se montra sur le seuil de la porte de la salle et regarda sévèrement la Jeune par-dessus son lorgnon. Elle se tut.

— Écoute, dit Kouzma, que dirais-tu de lâcher toute cette histoire ?

— Trop tard, répondit la Jeune à mi-voix. Pas moyen, déjà, de se défaire d'un tel déshonneur... Est-ce que tout le monde ne sait pas avec quel argent on va faire bombance¹²¹ ? Et les dépenses ont déjà commencé...

Kouzma haussa les épaules. C'était la vérité, avec le rideau, Tikhon Ilitch avait envoyé vingt-cinq roubles, un sac de fleur de farine, du millet et un cochon maigre... Mais devait-on se perdre parce qu'on avait déjà égorgé ce cochon ?!

— Oh ! dit Kouzma, vous m'épuisez ! « Le déshonneur, les dépenses »... Es-tu meilleur marché qu'un cochon ?

— Meilleur marché ou pas, on ne ramène pas les morts du cimetière, répondit simplement et fermement la Jeune en pliant soigneusement le rideau repassé, encore chaud. Dînez-vous tout de suite ?

¹¹⁹ Dans le texte, en gros : « qu'il ne nageait pas dans le miel ».

¹²⁰ Voir page 22...

¹²¹ Voir I, page 21, si vous avez oublié le péché de Tikhon Ilitch...

Son visage était calme, à présent. « Allez, ça suffit ! Il n'y a rien à faire ! » songea Kouzma, qui dit :

— Eh bien, comme tu veux, comme tu veux...

Ayant dîné, il fuma en regardant par la fenêtre. La nuit tombait. Il savait qu'à l'office, on avait déjà fait cuire un pain de seigle en spirale, le « gâteau masqué ». On se préparait aussi à faire cuire deux marmites de galantine, une de nouilles, une de soupe aux choux, une de *kacha*¹²² – tout cela avec de la viande. Et le Gris s'affairait sur une butte neigeuse entre les hangars et la remise. Sur la butte, au sein du crépuscule bleuâtre, la paille avec laquelle on avait recouvert le cochon tué brûlait avec une flamme orange. Autour de ce feu, attendant le butin, étaient assis les chiens de berger, leurs gueules blanches et leurs poitrails devenaient de la soie rose. S'enfonçant dans la neige, le Gris courait, arrangeait le feu, menaçait les chiens. Il avait retroussé et relevé les pans de son *zipoune*¹²³, en les accrochant dans sa ceinture. De sa main droite, dans laquelle brillait un couteau, il repoussait à tout bout de champ sa chapka sur sa nuque. Fugitivement et vivement éclairé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le Gris projetait sur la neige une grande ombre dansante – une ombre païenne. Puis, près d'un hangar, Odnodvorka passa en courant sur le sentier menant au village, vite cachée par une butte enneigée : elle allait inviter les chanteuses et demander chez Domachka le sapin gardé dans la cave et servant aux soirées d'adieux des filles¹²⁴. Et lorsque Kouzma, après s'être peigné et habillé – en troquant son veston aux coudes déchirés pour sa redingote à longs pans pieusement conservée –, sortit, habillé de pied en cap, sur le perron blanchi par la neige tombant encore, s'était déjà massée, dans la douce obscurité grise, devant les fenêtres éclairées de l'office, une foule noire de jeunes filles, de gars et de gamins, le brouhaha régnait, avec plein de conversations et trois accordéons jouant en même temps des airs différents. Tout courbé, se tâtant les doigts et les faisant craquer, Kouzma parvint jusqu'à la foule, se fraya un passage et, toujours voûté, pénétra dans l'entrée sombre. C'était bourré de monde jusque dans l'entrée. Les gamins couraient entre les jambes des gens présents, on les attrapait par la peau du cou et on les jetait dehors, ils se faufilaient de nouveau à l'intérieur...

— Mais laissez-moi passer, pour l'amour de Dieu ! dit Kouzma, écrasé près de la porte.

On l'écrasa davantage, et quelqu'un tira brutalement la porte. Au milieu des bouffées de vapeur, il franchit le seuil et s'arrêta auprès du linteau. La foule qui se pressait là était un peu mieux habillée : les filles avaient des châles de couleur, les gars portaient leurs habits neufs. Il y avait une odeur de vêtement de confection,

¹²² Bouillie de céréales.

¹²³ Manteau cosaque de bure. Voir à ce sujet : https://fr.wiktionary.org/wiki/Annexe:Mots_en_fran%C3%A7ais_d'origine_russe

¹²⁴ Enterrement de la vie de jeune fille.

de pelisse courte, de pétrole de lampe, de *makhorka*¹²⁵, d'aiguilles de sapin. Le petit arbre vert, orné de lambeaux d'andrinople, se dressait sur la table, étendant ses branches au-dessus d'une terne petite lampe en fer-blanc. Autour de la table, sous les petites croisées mouillées par la glace y fondant, près des murs humides et noirs, étaient assises les chanteuses dans leurs habits de fête, outrageusement fardées de rouge et de blanc, les yeux étincelants, portant toutes de fichus de soie ou de laine, avec des plumes de queue de canard irisées et entortillées enfoncées dans leurs cheveux, aux tempes. Juste au moment où Kouzma entra, Domachka, une fille boîteuse, au visage sombre, intelligent et méchant, des yeux noirs et perçants et des sourcils noirs qui se rejoignaient, entonna d'une voix rauque et grossière l'antique chant des fiançailles :

À la soirée chez nous, tard,
À la toute fin de la soirée,
À la soirée d'adieu¹²⁶ d'Avdotia...

Les jeunes filles reprirent toutes, en un chœur discordant, ses derniers mots — et toutes se tournèrent vers la fiancée : selon la coutume, celle-ci était assise près du poêle, sans parure, la tête couverte d'un châle sombre, elle devait répondre au chant par de lourds pleurs et des lamentations : « Mon père, mon petit père, ma petite maman, comment pourrai-je rester sans fin, mariée et affligée de chagrin ? » Mais la fiancée se taisait. Et les filles, ayant fini de chanter, lui jetèrent des regards mécontents. Puis elles chuchotèrent entre elles et, renfrognées, entonnèrent d'une voix lente et traînante la « chanson de l'orpheline » :

Mets-toi à chauffer, toi, le bain,
Résonne, toi, la cloche sonore !

Les mâchoires de Kouzma, déjà fortement serrées, se mirent à trembler, il sentit le froid passer sur sa tête et dans ses jambes, il éprouva une délicieuse tension à ses pommettes, et ses yeux s'emplirent de larmes qui brouillèrent sa vue. La fiancée s'enveloppa dans son châle et éclata soudain en sanglots.

— Ça suffit, les filles ! cria quelqu'un.

Mais les filles n'écoutaient pas :

Résonne, toi, la cloche sonore,
Réveille mon petit père...

¹²⁵ Ultime rappel : gros tabac.

¹²⁶ Voir les notes 94 et 123.

Et, avec un gémissement, la fiancée abaissa son visage sur ses genoux, sur ses bras, pleurant toutes les larmes de son corps... On l'emporta enfin, tremblante et chancelante, dans la partie froide¹²⁷ de l'izba, pour l'habiller.

Ensuite, Kouzma lui donna sa bénédiction. Le fiancé arriva avec Vasska¹²⁸, le fils de Iakov¹²⁹. Le fiancé avait mis les bottes de Vasska ; il s'était fait couper les cheveux, son cou, bordé par le col d'une chemise bleue à dentelles, portait la marque rouge du rasoir. Il s'était lavé avec du savon et paraissait beaucoup plus jeune, il n'était même pas mal du tout et, le sachant, baissait avec une grave modestie ses cils sombres. Vasska, l'ami¹³⁰ du fiancé, en chemise rouge, en pelisse courte à la Romanov¹³¹ déboutonnée, une fois entré, regarda sévèrement de travers les chanteuses.

— Assez écorché les oreilles ! dit-il rudement. Et il ajouta, selon le rite :

— Allez, décampez.

Les chanteuses répondirent en chœur :

— Sans les trois¹³², la maison ne se bâtit pas, sans les quatre angles, l'izba n'aura pas de toit. Place un rouble à chaque angle, un cinquième au centre, ainsi qu'une bouteille de vodka.

Vasska tira de sa poche une demi-bouteille¹³³ et la posa sur la table. Les filles la prirent et se levèrent. On fut encore plus à l'étroit. La porte s'ouvrit de nouveau, ramenant la vapeur et le froid, et Odnodvorka entra en écartant les gens ; elle portait une icône en papier doré, derrière elle venait la fiancée, dans une robe bleue serrée à la taille, et tout le monde s'exclama de la voir si pâle, si calme et si belle. Vasska flanqua, de toutes ses forces, une torgnole sur le front d'un gamin aux larges épaules, à grosse tête et aux jambes torses comme celles d'un basset, et envoya sur la paille au milieu de l'izba la vieille pelisse courte de quelqu'un. Les fiancés se placèrent sur la pelisse. Sans lever la tête, Kouzma prit l'icône des mains d'Odnodvorka — et il se fit un tel silence qu'on entendait la respiration sifflante du gamin trop curieux à grosse tête. Les fiancés tombèrent d'un coup à genoux et se prosternèrent aux pieds de Kouzma. Ils se relevèrent, puis retombèrent. Kouzma regarda la fiancée et, l'espace d'un instant, leurs yeux se rencontrèrent et s'y alluma une lueur d'épouvante. Kouzma blêmit et se dit avec

¹²⁷ Partie non chauffée de l'izba de service, l'office...

¹²⁸ Diminutif de Vassili (Basile).

¹²⁹ Voir la première partie, notamment les pages 16 et 17.

¹³⁰ Comme un témoin de mariage.

¹³¹ Fourrure (de mouton) à l'intérieur.

¹³² Allusion à la Sainte Trinité.

¹³³ Environ trois quarts de litre.

terreur : « Je vais à l'instant jeter l'icône par terre... » Mais ses mains firent malgré lui une croix en l'air en brandissant l'icône, et la Jeune, ayant effleuré l'icône de ses lèvres, les posa sur sa main ; il repassa l'icône à quelqu'un sur le côté, saisit la tête de la Jeune avec une douleur et une tendresse paternelles, baisa le fichu neuf et odorant et pleura à chaudes larmes. Puis, les larmes l'empêchant de rien voir, il se détourna et alla dans l'entrée en jouant des coudes. Un vent de neige lui frappa le visage. Le seuil enneigé étalait sa blancheur dans l'obscurité, le toit bourdonnait. Au-delà du seuil soufflait une dense tempête de neige, et la lumière tombant des petites fenêtres, à travers la masse de neige amoncelée¹³⁴ en dessous, formait comme des colonnes de fumée.

La tempête ne cessa pas au matin. Dans cette grisaille en mouvement, on ne voyait plus ni Dournovka ni les moulins sur le Bec. Le ciel s'éclaircissait parfois, à d'autres moments il était crépusculaire. Le verger était tout blanc, son bourdonnement se mêlait au grondement du vent, dans lequel on croyait toujours entendre le son lointain d'une cloche. Les crêtes aiguës des congères fumaient. Depuis le perron sur lequel, clignant de l'œil, flairant à travers la fraîcheur de la tempête l'odeur tiède et appétissante sortant de la cheminée de l'office, les chiens étaient assis, couverts de neige, Kouzma discernait à peine les silhouettes sombres et brumeuses des moujiks, les chevaux, les traîneaux, le tintement des grelots. On avait attelé deux chevaux pour le fiancé, un seul pour la promise. Les traîneaux avaient été recouverts de pièces de feutre de Kazan, avec des rameaux noirs dessinés à leurs extrémités. Les membres du convoi¹³⁵ portaient des ceintures bariolées. Les femmes avaient revêtu des manteaux ouatés, se couvraient les épaules et la tête de châles, elles allaient aux traîneaux à petits pas précautionneux, disant d'un air de reproche et d'un ton cérémonieux : « Mon Dieu, mais on n'y voit rien !... » Le manteau et la robe bleue de la fiancée avaient été ramenés sur sa tête, elle s'assit dans le traîneau sur sa jupe blanche, pour ne pas chiffonner sa robe. Sa tête, parée d'une couronne de fleurs en papier, était emmitouflée dans des châles et des fichus. ses larmes l'avaient tant affaiblie que c'était comme en rêve qu'elle voyait les sombres silhouettes au milieu de la tempête, et qu'elle entendait le bruit que celle-ci faisait, ainsi que les voix et le joyeux tintement des grelots. Les chevaux aplatisaient les oreilles, détournaient leurs museaux du vent de neige ; le vent dispersait les conversations et les cris, aveuglait les yeux, blanchissait les moustaches, les barbes, les chapkas, et les participants avaient du mal à se reconnaître l'un l'autre dans le brouillard et les ténèbres.

— Oh, chierie¹³⁶ ! marmonna Vasska, la tête courbée, en prenant les rênes et en s'asseyant à côté du fiancé.

Et il lança dans le vent, avec une rude indifférence :

¹³⁴ Cet amoncèlement s'appuyant sur le banc extérieur adossé aux murs tout autour de l'izba...

¹³⁵ Cortège de noces, ici de fiançailles.

¹³⁶ L'exclamation injurieuse de Vasska ne signifie rien, ce qui la rendrait le mieux serait le très moderne : « Ta mère ! »

— Messieurs les boyards, accordez¹³⁷ au fiancé votre bénédiction pour aller à sa promise !

Quelqu'un répliqua :

— Dieu y pourvoira...

Et les grelots commencèrent à se plaindre, les patins à grincer, les congères dans lesquels ils s'ouvraient un passage à fumer et à lâcher des tourbillons qui flottèrent sur le côté, ainsi que les crinières et les queues...

Au bourg¹³⁸, on fit halte à la maisonnette du gardien de l'église, où l'on se réchauffa en attendant le prêtre, et tout le monde fut asphyxié. L'église elle aussi était enfumée, il y faisait froid et sombre – à cause de la tempête, des voûtes basses et des grilles aux petites fenêtres. Les cierges brûlèrent seulement dans les mains des fiancés, et dans celle du prêtre noir aux larges omoplates, penché sur son livre taché de cire et lisant rapidement à travers ses lunettes. Des flaques d'eau s'épalaient par terre – les bottes et les *lapti* ayant fait rentrer beaucoup de neige –, la porte ouverte laissait pénétrer le vent, qui soufflait dans le dos des présents. Le prêtre, regardant d'un air grave tantôt l'entrée tantôt les fiancés, sur ces personnes tendues et prêtes à tout, ces visages figés dans l'humilité et la résignation, dorés par la lueur des cierges, par en-dessous. Par habitude, il prononça quelques mots comme en y mettant du sentiment, les soulignant par d'ardentes et émouvantes prières, mais sans songer le moins du monde à ces paroles, ni à ceux à qui elles s'adressaient.

« Dieu très pur et créateur de tous les êtres... disait-il hâtivement, tantôt baissant la voix, tantôt l'élevant, toi qui as béni ton serviteur Abraham et fait s'ouvrir les entrailles de Sarah... qui as donné Isaac à Rebecca... uni Jacob à Rachel... accorde à tes serviteurs que voici... »

— Les noms ? chuchota-t-il avec gravité, sans que se modifiât l'expression de son visage, alors qu'il était en train de s'adresser au chantre. Et, ayant saisi la réponse : « Denis, Avdotia », il poursuivit avec conviction :

« Accorde à tes serviteurs que voici, Denis et levdokia¹³⁹, une vie paisible, de longs jours, la chasteté... qu'ils puissent voir les enfants de leurs enfants... et accorde-leur la rosée du ciel... remplis leur maison de froment, de vin et d'huile... fais les croître comme les cèdres du Liban¹⁴⁰... »

Mais, quand bien même l'assistance l'eût écouté et compris, elle se serait rappelé la maison du Gris plutôt qu'Abraham ou Isaac, elle aurait pensé à Deniska

¹³⁷ Avec une contraction du verbe russe signifiant « bénir ».

¹³⁸ Kolodiézi : voir page 16, et aussi page 27. Kouzma n'aime pas le prêtre de cette paroisse...

¹³⁹ Forme savante du prénom : nous sommes partis de Dounia...

¹⁴⁰ La Bible en slavon...

plutôt qu'aux cèdres du Liban. Avec ses jambes courtes chaussées de bottes qui n'étaient pas à lui, sa *poddiovka* qui était aussi celle de quelqu'un d'autre¹⁴¹, celui-ci était mal à l'aise et ressentait de l'effroi à maintenir sur sa tête immobile la couronne royale – une énorme couronne de cuivre surmontée d'une croix et enfoncée profondément, jusqu'aux oreilles. La main de la Jeune – qui semblait, sous son diadème, encore plus belle et encore plus morte – tremblait, et la cire du cierge coulait sur les volants de sa robe bleue...

Au crépuscule, la tempête était encore plus effrayante. On poussait les chevaux, les faisant aller d'un trot particulièrement rapide, et la femme de Vanka-le-Rouge¹⁴², matrone forte en gueule, se tenait debout sur le traîneau ouvrant le cortège, dansant comme un chamane, agitant son petit fichu et brillant au vent, dans l'obscurité pleine de fureur, dans la neige qui volait contre ses lèvres et assourdissait sa voix de loup :

La colombe bleutée
A la tête dorée¹⁴³ !

¹⁴¹ On pouvait s'en douter, à propos de son pardessus : voir I, page 46...

¹⁴² Voir I page 20.

¹⁴³ Début d'une chanson populaire. <https://youtu.be/OenJpuTVvIQ>

